

050
CZASOP.

NAUKOZNAWCZO
przy Towarzystwie Asocjacja H. J.
Kraków, Al. Słowackiego 66

SVENSK-POLSKA STUDIES
VID
STOCKHOLMS HÖGSKOLA

2507
Teres

SVIO POLONICA

N:r IV

1942

TOW. NAUKOWE SZWEDZKO-POLSKIE
PRZY
UNIWERSYTECIE W SZTOKHOLMIE

SVENSK-POLSKA STUDIESÄLLSKAPET
VID
STOCKHOLMS HÖGSKOLA

SVIO POLONICA

N:r IV

1942

TOW. NAUKOWE SZWEDZKO-POLSKIE
PRZY
UNIWERSYTECIE W SZTOKHOLMIE

8507
II cras



INNEHÅLL.

UPPSATSER OCH REFERAT.

Birger Callemán: Au sujet de développement phonétique du polonais	5
Józef Trypućko: Svenskarna i Polen under Sigis- mund III:s tid	20
Zygmunt Łakociński: Polonica w Szwecji	53

RECENSIONER OCH NOTISER.

Polonica i Sverige 1940—41. Z. Folejewski	61
Polska vattennamn. Birger Callemán	63
Cambridge History of Poland. Signe Carlsson	66
Rocznik Bibliograficzny. Z. F.	67
Polish Science and Learning. Z. F.	68

AU SUJET DU DÉVELOPPEMENT PHONÉTIQUE DU POLONAIS.

On sait l'importance de l'étude des langues slaves pour la connaissance de l'indoeuropéen. Cette étude a été, en Suède comme ailleurs, avant tout une étude phonétique. Les grandes lignes de l'évolution slave étant fixées, on a essayé de trouver les principes ou les lois qui ont dirigé le développement. On en a indiqué plusieurs parmi lesquelles on remarque surtout la tendance à la suppression de la syllabe fermée de l'indoeuropéen, la tendance au renforcement de l'onde de sonorité, la tendance à la suppression des consonnes implisives etc. Ces formules ne peuvent pas être contestées puisque elles rendent la réalité telle qu'elle nous apparaît.

On pourrait cependant envisager les faits d'une autre manière aussi, d'une manière moins abstraite. Il y a quelques années nous avons, au début tout à fait en passant, abordé le problème des voyelles dites nasales dans les langues slaves. C'est alors que nous avons eu l'idée d'en faire un examen instrumental. Il y a des savants qui n'attachent pas d'importance à cette méthode, mais les résultats que nous avons obtenus ont été tels que nous avons été obligé de soumettre à un examen critique les conceptions que l'on avait formées sur le développement de ces voyelles. Nous avons trouvé que celles-ci reposent en premier lieu sur les thèses de la phonétique historique du français. D'après les données de celle-ci, c'est la voyelle nasale *ã* qui s'est développée la première; l'explication en serait que c'est la voyelle *a* qui se laisse le plus fortement nasaliser. L'examen instrumental que nous avons fait nous-même n'a cependant pas, pas plus qu'aucun autre, pu fournir d'appui à cette thèse. Nous avons alors été amené à formuler une nouvelle hypothèse. D'après celle-ci la formation des voyelles nasales est due à un mouvement de recul de la langue. Nous ne trouvons pas que cette supposition soit plus étonnante

que la supposition admise encore aujourd'hui et selon laquelle la formation des voyelles nasales serait due à une anticipation du mouvement du palais mou. Si notre théorie semble primitive, elle a, par contre, l'avantage de pouvoir expliquer la formation des voyelles nasales d'une manière qui est en accord avec la logique et l'expérience. En outre elle permet d'expliquer la relation de la nasalisation et du nasillement, c'est à dire le *Näseln* admis par beaucoup de savants comme caractéristique des voyelles nasales.¹ De cette manière notre explication est plus concrète et plus complète.

Mais la formation des voyelles nasales est, on le sait, en slave comme en français, liée à d'autres développements. C'est ainsi que nous sommes arrivé à envisager tous ces développements dans leur rapport avec le recul de la langue. Nous avons caractérisé cette tendance comme une tendance à la vélarisation, et nous avons posé la thèse suivante:

Le développement phonétique du slave commun dépend d'une tendance à la vélarisation.

Cette tendance dépend d'un recul réel de la langue. En conséquence nous sommes amené à examiner, d'une part, la situation articuloire où la langue occupe dans la bouche une position avancée, d'autre part, la situation articuloire où la langue occupe une position postérieure ou vélaire. Il est évident qu'il y a un nombre infini de bases articuloires, mais nous ne nous occupons pour le moment que des possibilités extrêmes. Comme exemple d'un parler à base postérieure nous indiquons le vieux russe. Nous affirmons donc que les habitants de la Russie articulaient vers l'an 1000 plus avec la partie postérieure de la langue qu'avec sa partie antérieure. Comme exemple d'un parler à base antérieure nous prenons les parlers actuels de la Grande Pologne. Nous avons décrit les deux situations articuloires de la manière suivante:

Base antérieure: La langue est essentiellement engagée dans la partie antérieure de la bouche; elle ne dérange pas les mouvements du palais mou, d'où de fortes nasalisation; la langue maintient sans difficulté les consonnes dentales et les palatalisations. La base antérieure est encore caractérisées par la grande mobilité des lèvres. D'après nous donc les labialisations ne sont pas opposées aux palatalisations. Toutes les deux dépendent d'une base articuloire antérieure.

Base postérieure: La langue est essentiellement engagée dans la partie postérieure de la bouche, d'où des vélarisations; la langue embarrasse les mouvements du palais mou, d'où des nasalisation affaiblies, des nasille-

¹ Calleman: Les voyelles nasales sont-elles nasalisées? Lund 1941, pp. 66—71.

ments, des voyelles dites nasales et, dans les cas extrêmes, des disparitions de voyelles nasales; difficulté du contact dental et palatal; difficulté du contact labial et de labialisations.^{1*}

Quel a donc été, du point de vue de la vélarisation, le développement du polonais?

*

Il y eut à une certaine époque, d'après nous, une crise de vélarisation en polonais. On trouve en vieux polonais des hésitations comme *garlo przyszel mgle zemgleli*,² où la vélarisation s'exprime par la difficulté du contact dental. On trouve ici une disparition du *d* slave commun ou un développement vélaire *dl > gl*. Les vélarisations polonaises les plus accusées cependant sont les développements si bien connus de *e > o* *ě > a*: *miód kwiat*, slave commun **medō***květō*.

Le développement *e > o* *ě > a* devant les occlusives dentales dures, est, on le sait, très caractéristique pour le polonais et pour les langues léchites en général. On le trouve encore dans le développement du *ř*, par ex. dans *martwy*, cf. *śmierć*. Rozwadowski le voit également dans les voyelles nasales. Le dit savant en a donné l'explication articulatoire en remarquant que l'articulation de *e* est plus difficile devant les groupes *ta to tu* (dentales dures!) que devant les groupes *pa po pu* et *ka ko ku*.³ Mais de cette manière on s'explique pourquoi cette évolution a eu lieu seulement devant les dentales. On ne s'explique pas les développements correspondants du russe et on se demande pourquoi les groupes *eta eto etu* pouvaient exister dans le slave commun et pourquoi ils se trouvent encore dans les langues slaves du Sud. L'explication suivante nous semble plus complète: en polonais les vélarisations ne sont pas très fortes; les groupes *dl tl dz (dž)* se sont, on le sait, conservés: *skrzydło poszedł plótl chodzę ksiądz*, cf. russe *kryło pošol plol xožu kúas'*. (On trouve même de nouveaux groupes dentaux comme *dzwonić*, cf. slave commun **zvoniti*.) Le *e* s'est maintenu dans toutes les langues slaves devant les consonnes palatales. C'est le double effort de la langue de maintenir une voyelle antérieure et une articulation palatale suivante, qui s'est opposé à la vélarisation. Si, en polonais, ce n'est que devant les dentales dures que la vélarisation l'a emporté, c'est là un symptôme de la difficulté de maintenir les consonnes dentales, qui en premier lieu doivent ressentir le recul de la langue.

^{1*} cf. Meillet: Slave commun p. 12: »la tendance à l'élimination des lèvres avec les voyelles postpalatales».

² Loś: Gramatyka polska I, pp. 184, 186, 187.

³ Rozwadowski: Slavisches etymologisches Wörterbuch von Dr Erich Berneker Rocznik Slawistyczny II, p. 85—86, Kraków 1909.

Seulement la vélarisation a frappé la voyelle au lieu de la consonne, dont la force de résistance était plus grande. — Il y a même des exceptions à cette règle générale. Tout particulièrement on ne trouve pas, comme l'a démontré Rozwadowski, de «*przegłos*» après les consonnes labiales: *bies kobieta*.⁴ Nous y voyons bien entendu une preuve de l'opposition qui, d'après nous, existe entre la vélarisation et la labialisation (voir la caractéristique de la base antérieure p. 6). L'occlusion de *b* a appuyé l'articulation d'un *e* même devant un *t* dure. — En somme, la tendance à la vélarisation n'a donc, en polonais, eu que des effets assez limités. La crise passée, on voit plutôt les effets d'une tendance opposée.

Un de ces effets a été, d'après nous, le traitement des anciennes voyelles longues, ayant en vieux polonais un accent rude récent ou provenant de l'affaiblissement des jers ou enfin à la suite d'une contraction. Dans les conditions nouvelles de l'articulation que nous avons supposées, les «*ścieśnienia*» que ces voyelles ont subi ont été très réels. Avec l'avance de la masse de la langue, le renforcement des labialisations, un palais mou qui s'abaisse plus facilement et plus profondément, les dimensions du résonateur buccal étaient diminuées. C'est ainsi que nous avons obtenu les résultats acoustiques $\bar{e} > \acute{e}$, $\bar{a} > \acute{a}$, $\bar{o} > \acute{o} > u$. D'après nous ce *u* par ex. ne pouvait, du point de vue articuloire, être identique à un *u* de l'ancien russe ou d'un parler de Mazowsze. Dans les voyelles nasales nous avons également obtenu un changement de timbre, changement que l'on conçoit le mieux si l'on compare les formes russes *pat jatyj*, *'muka mu'ka* avec les formes polonaises *pieńe ponty*, *meńka moyka*. De ces formes ressort en outre que le «*ścieśnienie*» du timbre des voyelles est en quelque sorte lié au développement des consonnes nasales, impression qui devient plus forte encore si l'on étudie les textes anciens. A en juger des manuels, les voyelles nasales seraient en général passées par une phase \emptyset .⁵ Mais si l'on y regarde de plus près, on remarque qu'il n'en est pas ainsi. Dans la plupart des documents juridiques de la Grande Pologne notamment, c'est seulement devant les constrictives, devant *ll* et à la fin du mot que l'on trouve cette notation, c'est à dire dans les positions où il ne s'était pas développé de consonnes nasales.⁶ Dans les autres positions on trouve *a e* + consonnes nasales. Ces timbres doivent donc être attribués au même processus qui produit les nouvelles con-

⁴ Rozwadowski: Gramatyka języka polskiego, Kraków 1923, p. 144.

⁵ Loś: Krótka Gramatyka historyczna języka polskiego, Lwów 1927, p. 39.

⁶ Kuraszkiewicz: O wargowej artykulacji polskich samogłosek nosowych, Lud Słowiański III, Kraków 1930, p. A 16.

sonnes nasales, d'après nous à l'avancée de la langue. Celle-ci était notamment encore caractérisée par une forte nasalisation générale.

*

C'est en polonais que les voyelles nasales du slave commun se sont le mieux conservées. Il n'est pas étonnant que ce soit dans cette langue que ces voyelles aient été le mieux examinées. Les matériaux historiques aussi bien que dialectologiques ont été soigneusement publiés et étudiés; les explications intéressantes ne manquent pas. Les faits étant infiniment plus riches et compliqués que dans les autres langues slaves, on serait tenté, du point de vue que nous avons adopté, de consacrer à ces matériaux et à ces explications une étude plus détaillée. Ce sont en outre en polonais des articulations souvent tout à fait vivantes, sur le caractère desquelles on ne saurait hésiter. L'étude présente n'étant cependant qu'une étude de principe, nous désirons nous limiter aux grandes lignes du développement du polonais. Il est naturel cependant que notre étude s'occupe un peu des opinions des autres chercheurs. Dans la discussion sur l'origine de la langue littéraire du polonais, la question des voyelles nasales joue aujourd'hui le rôle que jouait auparavant le problème du «mazurzenie», fait qui en dit long sur son importance.

Trubetzkoy a prétendu que le vieux slave et les langues léchites en général n'ont pas eu de vraies voyelles nasales mais seulement des voyelles + consonnes nasales.⁷ Il s'appuyait pour cela sur l'orthographe glagolite et sur l'état actuel du polonais. Le fait est que le polonais a aujourd'hui devant les occlusives des voyelles + consonnes nasales. Les voyelles nasales ne sont dans ces positions nullement des voyelles qui se prononcent *presque* comme si elles étaient suivies d'une consonne nasale, mais des voyelles dites orales accompagnées d'une consonne nasale normale. On trouve une consonne nasale également devant une consonne constrictive hétéroorgane comme dans *komža*. Devant les constrictives homorganes au contraire la voyelle nasale est prononcée comme dans *gęś gaska*. Il en est de même dans les emprunts comme *sens konsul*. Puisque enfin les voyelles nasales *ę* *o* à la fin du mot sont représentées par *e* *o* et souvent même par *e* *o*, il s'ensuit que la langue polonaise a, dans une large mesure, perdu les anciennes voyelles nasales. C'est également le cas d'un grand nombre de dialectes.

Cet état des choses est cependant le résultat du développement des derniers siècles et il était facile de démontrer, comme l'a fait Lehr-

⁷ Trubetzkoy: Les voyelles nasales dans les langues léchites, Revue des Etudes slaves V, Paris 1925, pp. 24—37.

Splawiński, que Troubetzkoy avait tort.⁸ Mais on ne peut pas absolument exclure la possibilité que les dialectes léchites représentés aujourd'hui par les parlers de la Grande Pologne aient conservé d'anciennes consonnes nasales. Il est possible que les formes de la *Złota Bulla* de 1136 comme *DambSCO Gamba Gambiza* aient une consonne nasale slave commun. (La tendance à la vélarisation, qui, d'après nous provoquent les voyelles nasales «pures», était pourtant faible en polonais.) Il ne s'ensuit pas qu'il en soit de même par ex. dans *Chomantovo*, puisque la consonne nasale dentale était appliquée devant toutes les autres consonnes. Comme dans *Balouanz* elle ne désignait probablement que la nasalité (le caractère nasillé) de la voyelle précédente. M. Kuraszkiewicz, qui a présenté en 1930 son opinion sur ces graphies, laisse la question ouverte. Mais il remarque qu'il est possible que la langue polonaise dès la période la plus ancienne ait déjà eu des voyelles dites orales + consonnes nasales au lieu des voyelles nasales du slave commun. A ce sujet il a fait cependant une observation très importante, notamment que les voyelles nasales dans les documents du XIV s. provenant de la Grande Pologne étaient notées par voyelles + consonnes nasales, alors que, dans les documents provenant de Mazowsze et de la Petite Pologne, c'est seulement devant les occlusives labiales que l'on trouve d'une manière régulière cette notation.⁹ Cela semble indiquer que les notations *DambSCO* etc. contiennent réellement une consonne nasale.

Des graphies comme *DambSCO* etc. on peut donc tirer la conclusion que c'est la consonne *m* qui se montre, à l'intérieur du mot, le plus réfractaire à la formation des voyelles nasales. Ou bien c'est *m* qui, pendant la formation des nouvelles consonnes nasales, s'est développé le premier. On remarque qu'il s'agit dans *DambSCO* etc. de la voyelle nasale antérieure. D'après nos résultats instrumentaux la consonne *m* est après voyelle antérieure la plus longue,¹⁰ fait qui peut expliquer son caractère réfractaire à la tendance à la vélarisation aussi bien que la possibilité que *m* se serait développé le premier.

C'est le comportement de ce *m* qui a inspiré à M. Kuraszkiewicz l'idée que la prononciation des voyelles nasales était accompagnée d'une articulation des lèvres. C'est de cette manière qu'il a voulu expliquer en même temps le développement *-q>-om* dans les parlers de la Grande Pologne et le développement *q>o* dans certains parlers de Podkarpacie où la

⁸ Lehr-Splawiński: Rev. d. Etud. slav. VI, pp. 116—137.

⁹ Kuraszkiewicz: O warg. art., p. A 3.

¹⁰ Calleman: Les voyelles nas., p. 46.

labialisation aurait fini par l'emporter sur l'articulation nasale.¹¹ Il est cependant difficile de croire à une explication qui peut, selon les besoins, être employée dans deux sens différents: la labialisation ne peut pas d'une part contribuer au renforcement de la nasalisation dans $-q > om$, d'autre part à sa disparition dans $q > o$.

L'époque du XII—XIV s., qui fut l'époque de la crise de la vélarisation a amené également une crise pour les voyelles nasales. On constate en effet que des voyelles nasales (c'est-à-dire un nasillement) se faisait sentir devant consonne nasale simple: *paŋ saŋ teŋ*.¹² On trouve aussi des symptômes d'un développement de nouvelles voyelles nasales avec perte de la consonne nasale à la fin du mot: *za paŋq*.¹³ D'après notre manière de voir le développement de voyelles nasales n'est qu'une phase d'un processus de dénasalisation, donc nasalisation > nasillement > dénasalisation complète, ou dans un groupe *an* par ex.: *an > q > a*. Que cette époque du polonais ait aussi été caractérisée par un affaiblissement général de la nasalisation ressort, d'après nous, de formes comme *zempna odempnie*. Le *p* est d'après nous un symptôme de cette dénasalisation.¹⁴ Les scribes du XV s. «aimaient» insérer une consonne occlusive (*p*) entre *m* et *n* et un *d* entre *n* et *r*, par ex. *Hendryk, Kondrad*,¹⁵ formes encore très répandues dans les parlers de Mazowsze. Nous pensons que le français *chambre* < *camera* s'est développé dans des conditions générales semblables, à l'époque où commençaient à se développer les voyelles nasales françaises.

C'est seulement au milieu du XVI s. que la situation dans les parlers différents s'est parfaitement éclaircie. C'est, on le sait, l'époque où l'ancienne longueur des voyelles disparaît. C'est alors que l'on trouve dans les voyelles nasales une notation qui rappelle l'état du polonais actuel, c'est-à-dire *em am en an* devant les occlusives, *ę ą* devant les constrictives et à la fin du mot. On peut faire des observations détaillées dans l'étude si bien documentée de M. Kuraszkiewicz, qui nous donne des informations sur la marche du processus.¹⁶ C'est ainsi que l'ancienne voyelle nasale antérieure est notée le plus souvent *em en* devant les occlusives labiales et dentales, alors qu'elle est le plus souvent notée par *e* tout simplement devant *k g*. La voyelle postérieure au contraire est le

¹¹ Kuraszkiewicz: O warg. art., p. A 10.

¹² Kuraszkiewicz: Studja nad polskimi samogłoskami nosowemi, Kraków, 1932, p. 85.

¹³ Kuraszkiewicz: Studja p. 93.

¹⁴ *ibid.* p. 93.

¹⁵ Loś: Krótka Gram., p. 79.

¹⁶ Kuraszkiewicz: Studja p. 70.

plus souvent notée par *q*. M. Kuraszkiewicz explique *e + k*, *g* par la circonstance que les scribes n'avaient pas de symbole pour *ę* et c'est ainsi qu'ils n'ont écrit que *e*. Pour ce qui est de la dominance de *q*, c'est d'après K. que les scribes ont tendu à implanter l'orthographe *q*.¹⁷

Il nous semble que ces faits peuvent s'expliquer d'une autre manière et d'une manière plus complète. Pour cela nous renvoyons au relevé ci-dessous. Les données proviennent de deux relevés. Le premier est celui de M. Kuraszkiewicz sur la *fréquence* des différentes écritures des voyelles nasales.¹⁸ L'autre est un relevé qui représente la *longueur* des consonnes nasales des anciennes voyelles nasales.¹⁹

<i>Fréquence</i> des nouvelles cons. nas. dans les documents de Grande Pologne à la fin du XVI s. D'après Kuraszkiewicz: Studia p. 113. Le chiffre pour <i>n</i> contient aussi les donnés pour <i>ń</i> (en pour cent des cas).			m	n	ŋ	
			<i>em</i>	61	61	2
<i>Longueur</i> (en millièmes de seconde) des nouv. cons. nas. chez trois paysans de Mazowsze. Les voyelles nasales étaient de deux types: I: <i>ãn</i> et II: <i>aãn</i> . Chez Sa. on avait devant occlusives labiales seulement le type <i>aãn</i> . Dans deux cas seulement, signalés par *, le parallélisme entre le pourcentage de la fréquence et de la longueur est rompu.	Da	I	ę ø	143 48	66 54	61 67
		II	ę ø	105 79	73 44	74 93
	Pu	I	ę ø	100 77	90 70	96* 89
		II	ę ø	86 58	95 80	50 66
	Sa	I	ę ø	— —	58* 65	79 85
		II	ę ø	68 60	52 48	47 66

Dès le premier coup d'œil on trouve ici une correspondance surprenante entre la fréquence et la quantité des consonnes nasales. On voit que les consonnes nasales *m* et *n* sont plus longues après *ę* qu'après *ø*, en même temps que la fréquence de la consonantisation de *ę* est de 61 % devant les occlusives labiales et devant les dentales. Pour nous c'est là encore une preuve et une des plus précieuses que c'est dans la voyelle nasale *antérieure* que les conditions pour la consonantisation des voyelles nasales sont les plus favorables. Pour ce qui est de la voyelle postérieure on ne trouve en effet devant occlusive labiale *am* que

¹⁷ *ibid.* p. 114.

¹⁸ *ibid.* p. 113.

¹⁹ Calleman: Les voyelles nas., p. 46.

dans 50 % et devant dentale *an* dans 28 % seulement. Devant *k g* ce n'est que dans 2 % des cas que l'on trouve *en*, alors que dans la voyelle nasale postérieurs on trouve un pourcentage un peu plus élevé, soit de 14 %. La consonantisation est donc la plus faible devant occlusive vélaire. M. Friedrich qui avait, au contraire, supposé que c'est ici que la consonne nasale se développe le plus facilement, avoue aussi que ses propres et nombreux matériaux de Mazowsze ne confirment pas cette supposition.²⁰ C'est la consonne nasale vélaire qui se développe la dernière. Dans cette position c'est après la voyelle postérieure que la consonne se développe le plus facilement. Ici encore la correspondance des données historiques et instrumentales est très belle. Les résultats de M. Kuraszkiewicz semblent tout à fait en accord avec les résultats instrumentaux et n'ont pas besoin d'explications supplémentaires.

Que ce soit réellement l'avancée de la langue qui a causé ces changements considérables, ressort d'après nous également de la manière de noter les voyelles nasales devant *l* et *ł*. Le *l* devait déjà au milieu du XV s. passer à *u*.²¹ Dans cette position les voyelles nasales ne sont, d'après M. Kuraszkiewicz, notées que dans 58 %, pour les verbes en *-jłł*, *-jeli* même dans 34 %.²² L'explication de ces données doit être la suivante: le recul de la langue est nécessaire pour la prononciation d'une voyelle nasale. Si, comme nous l'avons supposé, l'avancée de la langue est générale, elle frappe aussi le contact vélaire de *ł*. Il en reste seulement l'élément labial *u*. La voyelle nasale perd donc l'auppi vélaire qu'elle avait du côté de *ł* et n'est plus notée comme voyelle nasale. — On doit probablement supposer une avancée plus forte encore de la langue dans les parlers méridionaux de la Grande Pologne et des bords du Noteć, où les voyelles nasales ont disparu devant d'autres constrictives aussi.²³ Ces parlers ont en général les développements *zemby tendency geś*. Les formes *zemby tendency* montrent qu'il n'y pas ici d'affaiblissement de la nasalisation. Alors ce n'est pas la nasalisation mais la position reculée de la langue qui a été réduite dans *geś*. Ces évolutions peuvent être aussi anciennes que la prononciation des mots *wziął wzięła* sans voyelle nasale, c'est-à-dire provenir de la période 1450—1500.

Comme nous l'avons vu plus haut, c'est seulement plus tard que les consonnes nasales se sont développées après la voyelle nasale postérieure. Mais l'orthographe *ą* est restée et elle a été copiée également dans la voyelle

²⁰ Friedrich: *Studia nad nosowością w gwarach Mazowsza*, Warszawa 1937, p. 193.

²¹ *Łoś*: *Gram. polska I*, p. 143.

²² Kuraszkiewicz: *Studja* p. 20.

²³ Nitsch: *Gram. jęz. polsk.* p. 441.

antérieure, que l'on a commencé à écrire *ę*. Nous supposons que c'est à Cracovie que cette manière d'écrire s'est établie. Ici notamment les conditions articulatoires étaient différentes. A Cracovie en effet on entendait encore vers 1900 des voyelles nasales à l'intérieur du mot. L'orthographe *ę* *ą* était donc ici la plus appropriée. Étant donné que c'est cette orthographe qui a été adoptée par la langue littéraire, c'est donc là une indication que cette langue provient de Cracovie. L'orthographe *ą* indique en outre que la voyelle nasale postérieure avait encore au XVI s. le timbre d'un *ą*.²⁴ C'est plus tard seulement que *ą* est devenue *o*. Vu les tendances labialisantes qui (avec les tendances palatalisantes) régnaient surtout dans les parlers de la Grande Pologne, il faut supposer que le développement *ą* > *o* est un effet de labialisation.

Les dentales slaves comme *t*, *d*, *s*, *n* ont, on le sait, en polonais donné les palatales *ć*, *ź*, *ś*, *ń*, un degré de palatalisation que les autres langues slaves ne montrent pas. En outre les éléments labio-palataux initiaux sont bien développés: *jeden jezioro jutro wątroba węgiel węgiel*. Si on compare avec les correspondants russes (y compris le vieux russe *ugrinō* pour le plus récent *venğ'erec*), on remarque que ces éléments ne se trouvent pas en russe. Si on compte encore la conservation des groupes dentaux cités plus haut (cf. p. 7) et la réapparition des consonnes nasales, on obtient une image des développements du polonais littéraire qui est assez opposée à celle des développements en russe littéraire. Nous expliquons cette différence, comme nous l'avons dit, par une avancée de la langue dans la prononciation du polonais du moyen-âge.

*

Dans les dialectes la situation est assez différenciée. On sait que le *ę* du slave commun est, dans la plupart des dialectes de la Petite Pologne et de Mazowsze, au XIII s. passé en arrière et s'est confondu avec l'autre voyelle nasale en *o* (cf. p. 8). On suppose que cette voyelle a été une voyelle postérieure, mais on ne saurait rien dire de plus précis sur son caractère. Elle devait être du type *o*;²⁵ ce devait être une voyelle labialisée, mais nous ne pouvons pas savoir si c'était là une labialisation qui résultait seulement de son caractère de voyelle postérieure, ou si c'était une labialisation plus forte. Sur la force de la nasalisation nous ne savons bien entendu également rien.

On trouve cependant aujourd'hui des parlers polonais qui semblent être une continuation directe de cet état de choses. C'est un dialecte qui

²⁴ Słoński: *Historja języka polskiego*, Warszawa 1934, p. 83.

²⁵ *ibid.* p. 82.

s'étend en Podkarpacie depuis Oświęcim à l'Ouest, jusqu'au delà de Limanowa à l'Est. Ici les voyelles nasales ont donné toutes les deux ϱ ou o . D'après notre manière de voir, c'est le recul de la langue qui a produit d'abord ϱ , puis o . Ce recul de la langue étant de plus en plus fort, il a fini par rendre difficile et impossible l'abaissement du palais mou. Est-ce qu'on trouve donc des symptômes d'un recul aussi fort dans ces parlers? Il nous semble que oui. D'après nous, ce n'est pas une labialisation, qui pourrait faire un o d'un e dans *son* < *sen*, pas plus que ϱ de ϵ dans *zoby* < *zoby*. C'est encore le recul de la langue qui fait ressortir la voyelle nasale (le nasillement) dans *ton żomyń*, et qui fait disparaître le *ń* dans *koj zvoj* < *koń zwoń*.²⁶ On observe le développement $dz > z$ (ou plutôt peut-être la conservation de z , cf. p. 7)! Avec un renforcement de cette vélarisation, la nasalisation et la voyelle nasale ont enfin complètement disparu dans *jqcmej do-skzyj do-svij éoj sój*, polonais littéraire *cień sień*.²⁷ Si le développement $(\vartheta >) \varrho > o$ dans les parlers de Podkarpacie est, comme nous le supposons, une continuation directe du ϑ du polonais du moyen-âge, nous avons lieu de croire que ce ϑ était faiblement labialisé, plutôt «ouvert», faiblement nasalisé mais fortement nasillé, prêt à disparaître comme voyelle nasale.

Dans les parlers de Mazowsze la vélarisation n'a pas été aussi forte. On trouve souvent le type *tądy* avec une voyelle nasale antérieure abaissée, mais il n'est plus aussi répandu. Aujourd'hui, vingt ans seulement après les Dialekty de M. Nitsch, l'étendue des territoires mazoviens caractérisés par ce type articulatoire s'est considérablement réduite. C'est seulement dans un rayon s'étendant des Kurpie occidentaux vers le Sud, à l'Est du Orzyc et de la Narew que les timbres ϵ η sont dominants. Sur les bords de la Narew, ils sont assez faiblement représentés. Vers le Sud ils sont plus fréquents; aux environs de Wyszaków et de Brok, enfin à l'Est de Varsovie et de la Vistule dans les powiats Mińsk et Garwolin, ils ont encore de fortes positions. Ce sont là des terrains où l'on trouve la «nasalité vocalique». Ni la voyelle nasale antérieure, ni la postérieure ne présente notamment ici de réapparition des consonnes nasales.

M. Friedrich a établi ces choses dans une étude soignée et fortement documentée,²⁸ un pendant descriptif au travail historique de M. Kuraskiewicz mentionné plus haut. Pour ce qui est du Mazowsze on ne sait pas grand'chose sur l'état phonétique au cours des siècles passés. Il

²⁶ Kuraskiewicz: O warg. art., p. A 11.

²⁷ *ibid.*, p. A 11.

²⁸ voir note 20.

y a cependant lieu de supposer que l'état de choses que l'on constate par ex. dans les Kurpie est de date assez ancienne. D'autre part il ne peut remonter à une période plus reculée que le XVII^e s., époque où les Kurpie ont été colonisés. (D'après M. Friedrich ce sont les guerres suédoises, qui ont forcé les paysans à chercher abri dans les grandes forêts de la Zielona Puszcza.)²⁹

Sur le terrain mentionné les voyelles nasales ont le timbre $a\acute{}$. Il est vrai, comme dit M. Friedrich, que le timbre des voyelles nasales ne se développe dans aucun sens précis,³⁰ mais d'après nous on voit presque partout l'interdépendance entre l'articulation de la voyelle antérieure et celle de la voyelle postérieure. La vélarisation des voyelles nasales est dorénavant remarquable et nous nous trouvons en effet en présence de relations assez proches de celles de l'ancien russe (a : $a < e$, $a\acute{}$: $u < o$). Sur d'autres terrains du Mazowsze la réapparition des consonnes nasales se fait de plus en plus sentir.³¹ Nous désirons tout particulièrement souligner la conclusion de M. Friedrich d'après laquelle cette tendance à la consonantisation des voyelles nasales «vocaliques» est tout à fait contraire à la tendance à la dénasalisation.³² C'est là une thèse rapprochée de l'ancienne opinion de M. Kuraszkiwicz d'après laquelle le développement des nouvelles consonnes nasales est lié à un renforcement de la nasalisation,³³ opinion qui est justement la nôtre. Il faudrait cependant des deux thèses citées tirer la conclusion que, inversement, le développement de voyelles nasales est rattaché à une tendance à l'affaiblissement de la nasalisation (cf. p. 6—7). Et puisque la consonantisation des voyelles nasales est accompagnée d'un relèvement du timbre dans la voyelle antérieure de a à e (cf. p. 8), c'est la voyelle abaissée qui est la plus faiblement nasalisée. Il semblerait assez inutile d'essayer de maintenir l'illusion d'une voyelle a fortement nasalisée. Mais c'est évidemment l'ombre de la phonétique philologique française qui a empêché M. Friedrich de tirer la dernière conséquence de ses conclusions. Avec la répartition qu'il avait faite entre Nasenton et Näseln, il aurait pu cependant se douter que toute la question des voyelles nasales n'était pas réglée. Les riches matériaux qu'il a présentés, montrent cependant un développement des voyelles nasales semblable à celui des voyelles nasales de la Grande Pologne (cf. p. 12).

²⁹ Friedrich: Gwara kurpiowska na tle Mazowsza i Mazurów Pruskich, Sprawozdania Towarzystwa Naukowego, Wydział I:II Warszawa 1939, p. 71.

³⁰ Friedrich: Studia p. 192.

³¹ *ibid.* pp. 206, 208.

³² *ibid.* p. 193.

³³ Kuraszkiwicz: Z historii polskich samogłosek nosowych, Prace Filologiczne XII, Warszawa 1927, p. 100.

Il y a, à ce sujet, d'autres problèmes dans les dialectes polonais. Au centre de la Petite Pologne par ex., il y a un vaste territoire où les voyelles nasales ont complètement disparu. Ce sont M. Nitsch et M. Kuraszkiewicz qui se sont occupés de ce problème. On sait que l'on avait ici des voyelles nasales encore vers 1544.³⁴ Mais à cette époque on trouve un changement considérable dans le timbre de la voyelle antérieure. Le caractère subit de ce changement a fait penser à des influences du côté de la langue officielle. Cette langue avait des rapports étroits avec les parlers de la Grande Pologne, où un changement de *a* en *e* avait déjà eu lieu au moyen-âge (cf. p. 12). Ce rapprochement du timbre des parlers officiels de la Grande Pologne aurait été adopté par tous les dialectes du dit terrain. Le manque complet d'une période évolutive rend cette hypothèse probable. On a vu cependant une difficulté dans le fait que les voyelles nasales au timbre *a* *â* ont été remplacées par *e* *o* (*zeby roka*) et non pas par voyelle + consonne nasale (*zemby rojka*) comme dans les parlers de la Grande Pologne. D'après M. Nitsch le remplacement mécanique a été, comme dans beaucoup de cas analogues, incomplet.³⁵ On a mal conçu l'articulation *zemby rojka*. Il nous semble qu'il se cache derrière cette accommodation incomplète une difficulté physiologique. On avait vers 1540 des voyelles nasales abaissées et vélarisées. La nasalisation (et le nasille-ment) était peut-être même prête à disparaître à cause de la forte vélarisation (cf. p. 7). Un tel affaiblissement de la nasalisation ne saurait notamment, d'après nous, se restreindre aux seules voyelles nasales. Avec un recul considérable de la langue, l'articulation entière était fortement dénasalisée. Cela était le cas également dans les consonnes occlusives, si souvent nasalisées sans qu'on l'entende. On n'avait donc pas dans les occlusives des implosions faibles auxquelles les consonnes nasales appartenant aux *e* *a* pouvait s'accrocher et c'est ainsi que l'on obtenait le résultat *zeby roka*. D'après notre manière de voir notamment on ne peut construire des mots, comme s'ils étaient des maisons, formés de briques. Il faut encore que les conditions physiologiques soient favorables.

A la fin du mot on avait souvent perdu le nasille-ment au XVI s. C'était là le cas surtout dans la voyelle antérieure. C'est cette voyelle nasale qui la première s'est débarrassée de la gêne de la vélarisation. Pour ce qui est de la voyelle nasale postérieure, le relevé de M. Kuraszkiewicz

³⁴ Kuraszkiewicz: *Z przeszłości narzecza Zamoyskiego*, Pamiętnik Lubelski III, Lublin 1932, p. 15.

³⁵ Nitsch: *Z historii narzecza małopolskiego*, Symbolae Grammaticae in hon. Ioan. Rozwadowski II, Kraków 1927, p. 454.

montre que celle-ci dans la moitié des cas était devenue *-am*.³⁶ d'où plus tard à la suite de la labialisation mentionnée plus haut (cf. p. 14) *-om*. Ce dernier développement de la fin du mot est, on le sait, très caractéristique pour les parlers de la Grande Pologne, mais il se répand rapidement au delà de Varsovie et se retrouve également en Silésie. On remarque que ce n'est qu'au XVI s. que cette évolution a eu lieu. (La consonantisation à l'intérieur du mot et surtout devant les occlusives labiales était à cette époque depuis longtemps achevée.) C'est évidemment que la tendance à la labialisation (et à la palatalisation) dont nous avons indiqué plus haut les conditions est, dans les dialectes de la Grande Pologne, allée plus loin. La langue littéraire s'était déjà libérée des influences des dits parlers et n'y a pas participé. L'évolution *q < om* (cf. aussi *somśat* pour le *śosat* littéraire) montre à quel degré les forts arrondissements des lèvres sont étroitement liés aux conditions qui facilitent une occlusion labiale. Les fortes palatalisations que l'on trouve dans les mêmes parlers indiquent que les labialisations dépendent d'une situation articulatoire à base antérieure.

Dans la langue littéraire mais surtout dans les parlers polonais on trouve enfin un grand nombre de faits appartenant à la catégorie dite «*nosowość wtórna*». Certains de ces mots sont anciens comme *między mięszkać*. D'autres comme *mentryka tompola* se trouvent presque partout dans les parlers actuels de Mazowsze mais semblent plus récents. Enfin d'autres sont des accomplissements tout à fait nouveaux comme *krendens < kredens*. La plupart de ces mots ont été discutés par MM. Ułaszyn,³⁷ Bunc. Ce dernier affirme après M. Nitsch qu'une grande partie de ces mots est due à une «*hyperpoprawność*», une sorte d'analogie, dont on verrait les effets surtout aux confins des dialectes ayant des voyelles nasales consonantisées. C'est là qu'on aurait notamment le plus de difficultés à savoir s'il faut ou non une consonne nasale dans un mot comme par ex. *żeka = rzeka* aussi bien que dans *rejka = ręka*. On devrait d'après MM. Nitsch et Bunc se poser cette question tout particulièrement entre la Vistule et la Pilica où l'on a les types *zeby roka = zeby rąka* (cf. p. 17).³⁸

Ces développements semblent cependant beaucoup plus répandus. Et il nous semble beaucoup plus facile de les expliquer comme le résultat de la forte nasalisation générale qui d'après nous est caractéristique de la

³⁶ Kuraszkiewicz: *Studia* p. 113.

³⁷ Ułaszyn: O pewnej kategorii wtórnej nasalizacji w języku polskim, *Symb. Gram. Rozw.* II, pp. 3—18.

³⁸ Bunc: O genezie wtórnej nasalizacji, *Lud Słowiański* III, p. A 155.

base articuloire antérieure de la Grande Pologne. Ces types se rencontrent en effet également ici, au centre de ces parlers, par ex. dans *mynta, myntōł myntryka*.³⁹ Comme on le voit, c'est surtout après consonne nasale labiale + voyelle antérieure que l'on trouve ces consonnes nasales. La labialité dépend de la position avancée de la langue, mais cette dernière facilite les abaissements du palais mou. D'après nous le *n* de *myntryka* est donc dû aux mêmes conditions que le *n* dans par ex. *end ond* < *ę o + d*. Dans d'autres territoires, dans les conditions plus vélaïres du Mazowsze par ex., *mentryka tompola* pouvaient ensuite donner *mętryka tompola*.

Ce qu'il y a de plus caractéristique dans le développement polonais que nous venons de tracer, c'est la réapparition très régulière des consonnes nasales. Dans certains parlers on trouve cette régression des anciennes voyelles nasales également devant les constrictives, comme en Prusse Orientale mais en particulier dans le Sud de la Silésie. C'est ainsi que dans le parler de Sulków on trouve des formes comme *čansto funs guńšor kams gańš*.⁴⁰ Si nous comptons encore les développements *-ę > en am ũm, -q > om um* à la fin du mot,⁴¹ la réapparition des consonnes nasales est complète. Dans les mêmes parlers nous avons donc obtenu des «infixes nasaux» (*mentryka tompola*), des diphtongues, des *k g* «labiovélaïres» comme dans *kyot* < *kot gyość* < *gość*, enfin une fermeture complète de la syllabe et de la fin du mot. Nous nous trouvons en d'autres mots en présence de parlers ayant un grand nombre des caractéristiques attribuées à l'indoeuropéen par la grammaire comparée. La structure du mot des parlers de la Grande Pologne est redevenue celle de l'indoeuropéen. C'est-à-dire que l'indoeuropéen devait avoir la même base articuloire que nous avons attribuée aux parlers de la Grande Pologne, à savoir une base articuloire antérieure.

³⁹ Tomaszewski: Gwara Lopienna i okolicy w północnej Wielkopolsce, Kraków 1930, p. 34.

⁴⁰ Steuer: Dialekt Sulkowski, Kraków 1934, p. 9—10.

⁴¹ Tomaszewski: Zasięg wymowy *kolyeno śyeno* na gruncie Wilkopolski, Slavia Occidentalis XII, p. 348.

SVENSKARNA I POLEN UNDER SIGISMUND III:s TID.

I.

Vill man utforska de ömsesidiga svensk-polska relationerna alltifrån deras begynnelse, måste man i tanken gå tillbaka till länge sedan svunna sekler. De första skandinaverna som kommo till Polen voro vikingarna, vilka för att nå fram till Svarta Havet följde Dynafloden men även Weichsels flodsystem.¹ Men det rör sig här om förhistoriska epoker, om vilka endast fornlämningar och geografiska namn kunna ge oss några upplysningar. Historiska gestalter från den tiden känna vi ej till. Den första historiskt kända personligheten, som omtalas i olika källor och som byggde en bro mellan den ännu mycket unga polska staten och Skandinavien, var en dotter till Mieszko I, identifierad med Sigrig Storråda,² som först var gift med Erik Segersäll och sedan med Sven Tveskäg, resp. med Gunhild, Sven Tveskäggs första gemål och moder till Knut den Store.³ En annan ättling av piasterna, en dotter till Boleslaus den Snedmynte, Rixa, gifte sig först med dansken Magnus och sedan med svensken Sverker. Kort därpå ingick Przemysław II från Storpolen äktenskap med en dotter till den svenske konungen Valdemar Birgersson. Dessa sporadiska äktenskapsband hade kanske icke någon större politisk betydelse, men de utgjorde ändock den bro, som förmedlade bekantskapen mellan de båda länderna. Ty man får ej glömma, att brudarna anlände till det främmande landet omgivna av ett stort följe och att åtskilliga ur brudföljet sedermera återvände hem och där berättade, vad de sett

¹ Om vikingarna i Weichsels flodsystem jfr Mošin: *Načalo Rusi, Normany v Vostočnoj Evrope, Byzantinoslavica*, 1931, s. 287—288. Här finnes även en rik bibliografi i ämnet. Jfr även en annan uppsats av samma förf. i *Slavia*, 1931, s. 504—507.

² Av de senare arbeten om henne jfr K. Axnäs: *Slavisch-baltisches in altnordischen Beinamen*, Uppsala 1937, s. 44—61.

³ N. Ahnlund: *Sigrig Storråda*, SvD 21. 6. 1937.

och hört. När således den landsflyktige konung Karl Knutsson år 1457 landsteg i Danzig, var marken för det politiska samarbetet redan förberedd, åtminstone i viss utsträckning. Konung Kasimir, som just vid den tidpunkten vistades nära Danzig, hälsade sin gäst välkommen »non ut exulem, sed uti sibi parem».⁴

Karl Knutssons systerson, Sten Sture d.ä., fortsatte sin morbroders polenvänliga politik och föreslog år 1497 hertig Sigismund respektive dennes broder, storfursten Alexander av Litauen, till innehavare av den svenska konungavärdigheten.⁵ År 1523 anhöll Gustav Vasa om samme Sigismunds äldsta dotter Hedvig.⁶ Hans sändebud, Sveriges siste katolske biskop Johannes Magnus, som i Polen hade underhandlat om giftermålet, råkade kort efteråt i konflikt med konungen-reformatorn och lyckades 1526 rädda sig till Danzig. Följande år anlände dit en annan hög prelat, Hans Brask (1464—1538),⁷ den siste store katolske kyrkopolitikern och den obarmhärtige kritikern av Gustav Vasas reformatoriska tendenser.⁸ Under sin landsflykt stod han i ständig kontakt med det polska prästerskapet, varvid han knöt särskilt intima förbindelser med vicekanslern Piotr Tomicki och biskopen Jan Dantyszek, vid den tiden förgrundsfigurer i Polens politiska och kulturella liv. År 1537 finner man honom i Kraków, där han åtnjuter biskoparna Jan Latalskis och Jan Chojeńskis skydd.⁹ Några månader senare begav han sig till det kända benediktinerklostret i Tyniec nära Kraków,¹⁰ av allt att döma, för ett längre uppehåll.

⁴ Karl Knutsson anlände till Danzig i följe »av intill 200 män», G. A. Lögdberg: *De nordiska konungarna och Tyska Orden 1441—1457*, 1935, s. 295. »Hans unga döttrar hade kort efter Stockholms slotts kapitulation blifvit sända efter honom», C. G. Styffe: *Bidrag till Skandinavians historia*, III, 1870, s. C. Om de båda konungarnas sammanträffande jfr Długosz: *Historia Polonica*, II, s. 205. Karl Knutsson återvände ej till Sverige förrän 1464. Jfr också Kjell Kumlien: *Karl Knutsson i Preussen 1457—1464*, Sthlm 1940.

⁵ Alla dessa uppgifter om de äldsta tiderna anför jag efter W. Konopczyński: *Szwecja a Polska*, Toruń, 1935, s. 17, samt Gottfr. Carlsson: *Kyrkohistorisk årskrift*, 1922, s. 1.

⁶ G. Carlsson: *Johannes Magnus och Gustav Vasas polska frieri*, *Kyrkohistorisk årskrift*, 1922, s. 1—72.

⁷ Om honom jfr bl.a.: A. G. Ahlquist i *Ny illustrerad tidning*, 1880, s. 325, 335; Erik Arnell: *Bidrag till biskop Hans Brasks lefnadsteckning*, 1904, s. 133—134; Isak Collijn: *Smärre bidrag till Hans Brasks sista lefnadsår*, *Kyrkohistorisk årskrift*, 1912, s. 170—179; Joseph Kolberg: *Aus dem Leben der letzten katholischen Bischöfe Schwedens. Verzeichnis der Vorlesungen an der Königl. Akademie zu Braunsberg im Sommer-Semester 1914*, Braunsberg, 1914; L. Sjödin i *Svenskt biografiskt lexikon*, VI, s. 61 f.

⁸ SBL VI, s. 62.

⁹ Collijn, s. 172.

¹⁰ a. a. o. s.

Han slutade sina dagar i cistercienserklostret i Łąd vid Warta och begravdes i klosterkyrkan därstädes. Under åren 1536—1539 befann sig i Danzig ytterligare en representant för den förföljda svenska katolska kyrkan, nämligen biskopen i Skara Magnus Haraldsson.

Längre fram blir kontakten mellan de båda länderna ännu mera intim. Till samma epok höra bl. a. de till sitt förlopp intressanta, men vad utgången beträffar tragiska, försöken av det polska sändebudet vid Erik XIV:s hov Jan från Tenczyn att vinna prinsessan Cecilia Vasas hand.¹¹ Höjdpunkten i den polsk-svenska vänskapen betecknar hertig Johans år 1562 ingångna äktenskap med Katarina Jagellonica, en syster till den siste polske konungen av Jagiellos ätt och sedan 1568 svensk drottning. Drottning Katarina upprätthöll oavbrutna förbindelser med sitt hemland och hennes förstfödde son Sigismund utsågs att i sinom tid bära Polens krona, denna krona, som livligt eftersträvades även av konung Johan III, vilken två gånger, år 1573 och 1574, uppställde sig som kandidat till den polska konungavärdigheten.¹² Under Sigismunds polska tid fortsattes och utvidgades de under Katarinas period påbörjade förbindelserna, men samtidigt samlade sig tyvärr den glöd, som skulle slå upp i full låga under de fruktansvärda krig, vars resultat voro lika olyckliga för båda länderna.

II.

Men innan denna för de båda folken så olycksbringande period började, inträffade något mycket viktigt, vars betydelse för det svenska kulturlivet ännu icke insetts och uppskattats i hela dess utsträckning. Denna märkliga händelse var grundandet av ett jesuitkollegium i den lilla köpingen Braunsberg i Ermeland, ungefär halvvägs mellan Danzig och Königsberg. Skandinavernas resor till italienska, tyska och franska universitet, och på slavisk mark till Praguniversitetet, började ganska tidigt.

¹¹ Jfr bl.a. Z. Łakociński's uppsats i *Svio-polonica* III, 1941, s. 46—55.

¹² Han lyckades t.o.m. vinna en stor anhängarskara. Under 1573 års val uttalade sig under den första valperioden 5 vojvodskap för hans kandidatur, medan Henrik av Anjou erhöll 21 och ärkehertig Ernst 3 vojvedskaps röster, F. Ödberg: *Om Anders Lorichs, k. Johan III:s ständige legat i Polen, och hans tid (1569—1584)*, Skara, 1893, s. 9—10. År 1574, några månader före konungavalet, gav han sin legat Lorichs i uppdrag att inför sejmen förklara, att han »så högt skattade . . . förbundet med Polen, att han vore beredd till de största uppoffringar och ville han understödja Polen i dess svåra läge. Till Polen ville han skicka hela sin här under sin broders befäl, ja t.o.m. sjelf der infinna sig, om så begärdes», a.a. s. 21. Om själva valets förlopp och om den svenska kandidaturens öden jfr a.a. s. 33—37.

och med varje århundrade drogo allt större skaror söderut för att inhämta vetenskaplig bildning utomlands. Det finns goda skäl att antaga, att universitetet i Kraków, grundat år 1364 av Kasimir den Store (16 år efter universitetet i Prag) och år 1400 nyorganiserat och utvidgat tack vare drottning Jadwiyas bemödanden, bland sina studenter räknade mången nordbo, men tyvärr har denna fråga icke klarlagts ännu.¹³ Men även om det fanns svenska djäknar nere i Kraków, så voro de säkerligen mycket fåtaliga. En större ström av studenter till Polen kan man först tala om efter grundandet av kollegiet i Braunsberg.¹⁴

Vid detta kollegium (efter sin skapare kallat Collegium Hosianum) upprättades samma år även ett prästseminarium,¹⁵ och just detta seminarium skulle, efter att ha undergått en del förändringar, öppna sina portar på vid gavel för ynglingar från Sverige. På Johan III:s tid funnos i Sverige blott få katolska präster; dessutom voro de flesta av dem redan gamla män och föga ägnade att spela någon mera aktiv roll under dessa för den svenska katolicismen så svåra tider.¹⁶ Och all utbildning av katolska präster i Sverige omöjliggjordes av bristen på teologiska läro-

¹³ Kjell Kumliens intressanta artikel »Svenskarna vid utländska universitet under medeltiden», *Historiska studier* tillägnade Sven Tunberg, 1942, s. 146, omnämner blott: »För svenskarnas del må tilläggas, att de i större utsträckning än danskarna besökte högskolorna längre öster ut, Wiens och Krakaus».

¹⁴ Om Braunsbergs seminarium har hitintills skrivits förhållandevis mycket, i allmänhet är det dock fråga om blott mer eller mindre värdefulla bidrag. Seminariets historia behandlas av Johannes Wulf: *Dissertatio de studiosis svecis in seminariis Jesuitarum versus finem seculi XVI*, Upsalæ 1794; August Theiner: *Schweden und seine Stellung zum heiligen Stuhl*, I. Augsburg, 1838, s. 530 f.; Ludvig Linder: *Bidrag till kännedomen om Messenius tidigare lif 1579 (c.)—1608*. Lund 1894 (= *Lunds universitets årsskrift*, 29, 1894), s. 16, 21—23; Józef Załęski: *Jezuici w Polsce*, Lwów 1900—1906, I, s. 190, IV, s. 1—38; Georg Lühr: *Die Matrikel der päpstlichen Seminar zu Braunsberg 1578—1778*. I—II. Braunsberg 1925—1926 (= *Monumenta historiae Warmiensis*, 30 *Lieferung*, Band XI, 1—2), s. 5—15. Mest om seminariets organisation och studieprogram återfinnes i Linders citerade arbete s. 23—37, hos Załęski och till sist hos H. Schück: *Messenius*, 1920, s. 85—90. Förteckningar över elever återgivas i *Catalogus Eorum Omnium qui nomina Sua Congregationi Mariæ Annunciatæ in Collegio Braunsbergiensi Societatis Jesu dederunt* . . . — ett manuskript som förvaras i Uppsala universitetsbibliotek samt först och främst i Lührs nämnda arbete. Bidrag om enstaka lärjungar finnas dessutom hos K. G. Leinberg: *Om finske studerande i Jesuitcollegier*, *Historiallinen arkisto*, XI, 1891, s. 156—221 jämte kompletteringar *ibid.* XVIII, 1903, s. 362—373, samt hos Henri Biaudet: *Om finske studerande i Jesuitcollegier*, *ibid.* XIX, 1905, s. 179—221.

¹⁵ Uppgift enligt Załęski, IV: 1, s. 11. Enligt Linder grundades detta seminarium år 1567.

¹⁶ Załęski, a. a. o. s.

anstalter. Johan III hade visserligen planer på att avhjälpa denna brist genom att grunda ett svenskt prästseminarium vid S:ta Birgittas kyrka i Rom eller t.o.m. vid Vadstena kloster. Han diskuterade även denna fråga med den påvliga legaten Possevino under dennes första Sverigevistelse. Possevino, som kände till konungens ombytliga sinne, beslöt att omedelbart övergå till handling och föreslog honom att »sända ett tiotal svenska ynglingar, som redan erhållit undervisning av den hemlige jesuiten Pater Nicolaus Norvegus i Stockholm och som voro fasta i sin tro, till Collegium Germanicum i Rom¹⁷ och till den katolska akademien i Louvain».¹⁸ Men det var långt till Rom och antalet prästkandidater, som skulle kunna skickas till Italien, måste på grund av omständigheterna bli ganska litet. Allt detta gjorde, att Possevino vid sin hemkomst för påven Gregorius XIII framlade förslaget, att för svenskarna grunda seminarier på mycket närmare håll, nämligen i Braunsberg i Polen och i Olmütz i Böhmen. På så sätt skulle deras utbildning underlättas och de skulle en gång vara i stånd att utbreda den katolska läran bland sina protestantiska landsmän. Förslaget antogs, men modifierades därhän, att seminarierna icke endast skulle vara till för Sverige utan för hela Norden.¹⁹ Stadgarna för dessa påvliga undervisningsanstalter undertecknades den 10 december 1578. Skolornas ledning anförtrordes åt jesuiterna, varvid undervisning, kost och logi skulle vara kostnadsfria.²⁰ Efter avslutade studier kunde var och en ägna sig åt det yrke, som mest tilltalade honom, något tvång att ägna sig åt prästkallet förelåg således icke.²¹ Alla utgifter för dessa kollegier skulle bestridas av särskilda påvliga donationsfonder. Seminariet i Braunsberg erhöll dessutom efter Katarina Jagellonicas död årligen 10.000 daler från hennes polska gods;²² för denna summa skulle fyra svenskar utbildas.²³

Undervisningen omfattade två kurser. Den lägre, med latin såsom undervisningsspråk, utgjordes av fem klasser, vid vilka huvudvikten lades på övningar i det språkliga uttrycksmedlet. Den högre kursen bestod

¹⁷ Detta kollegium existerade i Rom sedan 1552 och var närmast avsett för utbildning av prästkandidater från tysktalande länder, Załęski a.a. o. s. Jfr även Theiner, I, s. 525.

¹⁸ Załęski, a.a. o. s.

¹⁹ a.a. s. 12.

²⁰ a.a. o. s. Enligt Schück, s. 86, även kläder.

²¹ Załęski, a.a. o. s.

²² Wulf, s. 2. »Dieses Stipendium wurde i J. 1699 dem Braunsberger Kolleg genommen und den Piaristenvätern in Szczucino in Polen überwiesen», Lühr, s. 10.

²³ Załęski, s. 13.

»företrädesvis i ett inhämtande af de theologiska lärodogmerna». ²⁴ Men detta var blott själva ramen för kollegiets huvudsyfte, vilket var att utbilda blivande missionärer för resp. länder. »Först och främst måste de därför vara dugliga humanister enligt 1500-talets krav och således äga en grundlig klassisk bildning. Och för det andra måste de mera begåvade vara förfarna logiker och filosofer för att kunna vederlägga kättarnas villomeningar.» ²⁵ Att dessa höga krav även omsattes i praktik, därom vittna två så framstående svenska humanister som Messenius och Borastus, som båda två fingo sin utbildning i Braunsberg. Henrik Schück tvekar icke ens att i sin Messeniusmonografi yttra, att »Braunsberg under några decennier gjorde tjänst såsom ett svenskt katolskt universitet». ²⁶

I Sverige var man naturligtvis på det klara med det farliga inflytande Braunsberg utövade på de starkt decimerade och skoningslöst förföljda resterna av katoliker, som ännu funnos kvar i riket, och protestanterna gjorde allt för att leda studentströmmen till Tyskland, i första hand till Rostock. Braunsberg stod sig dock under en hel del år i konkurrensen, tack vare den omständigheten, att det låg så nära och att det var billigt att studera där, men framför allt på grund av jesuitkollegiets höga lärdomsstandard. Mycket talar för att Braunsbergs kollegium ännu under många år skulle ha lockat nya ungdomsskaror från Sverige, om icke Gustav II Adolf förbjudit sina landsmän att besöka alla katolska akademier och skolor i utlandet. ²⁷ Sålunda kom tillströmningen från Sverige att nästan helt och hållet upphöra. År 1626 intogs Braunsberg av svenska trupper, kollegiet stängdes och samtliga skolmatriklar och boksamlingar fördes till Sverige och införlivades med Uppsala universitetsbibliotek. ²⁸

Fastän utbildningen vid Braunsbergs kollegium omfattade två kurser på sammanlagt sju år, var det, något som framgår av de bevarade matriklarna, endast få studenter, som gingo igenom hela den sjuåriga kursen. De mindre begåvade skickades hem igen efter en två års vistelse i Braunsberg. De som däremot røjde utpräglad studiebegåvning, sändes i och för kompletterande studier vidare till Olmütz, Prag eller Rom; somliga skickades även till Wilno, men det är ovisst, huruvida deras studier

²⁴ Linder, s. 30—32.

²⁵ Schück, s. 88.

²⁶ a.a. s. 85.

²⁷ Att dessa restriktioner verkligen realiserades, därom vittnar bl.a. det faktum, att år 1617 en viss student Henricus Petri Hammerus, »hvilken studerat hos jesuiterna och sedan återvänt till Sverige med bref från Sigismund, först torterats och sedan afrättats», H. Schück, *En äfventyrate*, 1918 s. 29.

²⁸ O. Walde, *Storhetstidens litterära krigsbyten*, 1918, I, s. 55.

där voro förlagda till det s.k. påvliga alumnatet,²⁹ som år 1582 grundades med tillhjälp av påvliga fonder och som hade till uppgift att förbereda uniater till det andliga ståndet,³⁰ eller om det helt enkelt var fråga om Wilnos akademi, som år 1579 uppstått ur det 1570 av biskop Walerjan Protasewicz grundade jesuitkollegiet.

III.

Den första kontingenten svenska ynglingar, sju till antalet, anlände till Braunsberg tillsammans med Possevino år 1578.³¹ varvid Pater Nicolaus, som var med, stannade där »för att öva dem i deras modersmål, i svensk predikan och katekesundervisning»,³² och under de följande åren anlände elever i allt större utsträckning. Matrikeln, utgiven av Lühr och kompletterad av utgivaren med uppgifter ur andra källor,³³ nämner under åren 1578—1613 sammanlagt 138 elever med anmärkningen »Suecus», 30 med »Danus», 16 med »Norvaegus» samt 6 med »Finlandus». Den sista siffran säger naturligtvis ingenting, eftersom finnarna såsom svenska undersåtar brukade räknas till kategorien »Suecus» och inskrevos vid akademien såsom svenskar. Enligt Leinbergs och Biaudets beräkningar,³⁴ var Finland representerat i Braunsberg av icke mindre än 21 elever, varav Leinberg räknat upp 14³⁵ och Biaudet ytterligare 7.³⁶ Skandinaviska namn förekomma i nämnda matriklar mycket ofta. Bland de första 100 namnen, alltså under åren 1579—1593, äro 48 svenska, dessutom finna vi en dansk och en finne, d.v.s. jämnt 50 % faller på de skandinaviska länderna. Efter år 1587 börjar procentsatsen påtagligt minska och efter 1613 finna vi blott 2 danskar (1615 och 1618), fyra norrmän (en 1617 och tre 1623) samt endast två svenskar, båda under läsåret 1623: »Arnoldus Messenius, annorum 16» samt »Iwerd Mansohn ex patre Sueco et matre Megalopolitana, annorum 14». Med anmärkningen »missus est Vilnam ad studia prosequenda alteriora ibidem» finna vi 22 svenskar, 8 danskar, 8 norrmän och 1 finne.

²⁹ Om detta finns i en av »Alma Mater Vilnensis» årgångar en längre redogörelse av Walerjan Charkiewicz, arbetet i fråga har emellertid ej varit tillgängligt för mig.

³⁰ Józef Bieliński: Uniwersytet wileński, Kraków 1899—1900, I, s. 83.

³¹ Lühr, s. 9; Biaudet, Hist. Ark. XIX, s. 182.

³² Załęski, I, s. 439.

³³ Lühr, s. 24—28.

³⁴ Se noten 14.

³⁵ Om den fjortonde se Hist. Ark. XVIII, s. 364.

³⁶ a.a. XIX, s. 204 f.

Jag anför nedan några namn på framstående svenskar och finnar, som ha kollegiet i Braunsberg att tacka för sin för den tiden ovanligt höga bildning:

Messenius, Johannes (1579—1636),³⁷ historieskrivare och dramaturg. Såsom Vadstena-djåkne kom han mycket tidigt under jesuiternas inflytande. Tack vare sin lärare och uppfostrare Magnus Anderssons³⁸ bemödanden och på hans bekostnad sändes den unge Messenius till Braunsberg, där han i november 1596 antogs bland de påvliga stipendiaterna. År 1601 ådrog han sig biskop Tylickis uppmärksamhet för ett till dennes ära författat latinskt gratulationspoem. Samma år avslutade han studia inferiora och övergick till det egentliga prästseminariet, som han efter ett och halvt års vistelse lämnade år 1603. Från Braunsberg begav han sig sedan till Kraków och tillbragte där ett år såsom måltidsföreläsare vid biskop Tylickis hov. Det är icke uteslutet, att han samtidigt, åtminstone sporadiskt, bevistade universitetsföreläsningar.³⁹ I Kraków utgav han 1604 två dikter: »Cracovia triumphans» samt »Stadium virtutis Illmi . . . D. Petri Tylicki». Mot slutet av år 1604 reste han vidare till Rom och sedan slog han sig ner i Danzig, efter att en längre tid ha vandrat omkring i Mellaneuropa. I Danzig ingick han äktenskap med Lucia Grotthusen, en dotter till Sigismund III:s f.d. lärare, Arnold Grotthusen.⁴⁰ Efter ett misslyckat försök att med ett år 1606 utgivet verk »Genealogia Sigismundi» vinna konungens gunst, återvände han följande år till Sverige och tillträdde en professur i juridik och politik vid Uppsala universitet. I denna egenskap »kom han att framstå såsom nästan ett underverk av lärdom».⁴¹

³⁷ Om hans vistelse i Braunsberg och överhuvud taget i Polen jfr Linder, s. 17—38 samt Schück, s. 86 f.

³⁸ Landsförvisad år 1596, begav han sig till Polen, jfr Linder, s. 19.

³⁹ Schück, s. 93.

⁴⁰ Begav sig troligen i sin kunglige lärjunges spår till Polen och dog i Danzig år 1599.

⁴¹ Schück, s. 90. Messenius' viktigaste verk, »Scandia illustrata», skrivet under hans fängelsetid, fördes efter hans död av hans fru Lucia till Polen och deponerades hos konung Wladislaus IV. Det återfördes till Sverige endast tack vare sonen Arnolds bemödande. Arnoldus Messenius (1608—1651) var liksom fadern historiker. Efter något mellanhavande vid universitetet i Uppsala flydde han år 1622 eller 1623 till Polen och studerade under ett halvt år hos jesuiterna i Braunsberg. Följande år återvände han dock till hemlandet men häktades omedelbart och frigavs ej förrän år 1640, och endast på det villkoret att han reste till Polen och därifrån hemförde faderns verk. Om honom jfr Verner Söderberg: Historieskrivaren Arnold Johan Messenius (= Uppsala universitets årsskrift, 1903), s. 7, 15—16 samt samma förf. i Hist. tidskrift, 1901, s. 6—7. Här kan det vara av intresse att omtala, att Arnolds systerson, Gustav-Augustus Rechenberg,

Borastus, Gregorius (född omkr. år 1584), framstående lärd och dik-
tare.⁴² Han anlände till Polen 1594 i Sigismunds följe. År 1602 finna
vi honom i Braunsberg och 1603—1604 i Wilno.⁴³ År 1617 finner man
hans namn i förteckningen över kungliga sekreterare; en dylik befatt-
ning innehar han även under Wladislaus IV och Jan Kasimir.⁴⁴ Efter att
ha prästvigts, erhöll han ett kanonikat i Ermland, och sedan i Kraków,
Kalisz och Warszawa,⁴⁵ något som gjorde honom till en förmögen man
och tillät honom att bl.a. i Kraków stifta en Bursa Borastiana för sex
alumner från Sverige, Preussen och Kurland.⁴⁶ Han dog i Neisse i Schlesien
år 1656. »dit han tagit sin tillflykt från Krakau vid underrättelsen om
de svenska truppernas anmarsch».⁴⁷ Sin rätt ansenliga förmögenhet testa-
menterade han helt och hållet till välgörande ändamål. Såsom historie-
skrivare förtjänar han uppmärksamhet bl.a. därför, att han, ehuru lands-
flyktig under hela sitt liv, skrev sin svenska krönika på svenska språket,
»och i ett språk, som i ledighet lämnar de flesta samtida bakom sig».⁴⁸

Vastovius, Johannes, kyrkohistoriker, en av Sigismund III:s ivrigaste
anhängare.⁴⁹ Han studerade jämte sin broder Per i Braunsberg, sedan
återvände han efter några års vistelse i Rom till Polen och utnämndes
1607 till Sigismunds hovkaplan, och sedan hans bibliotekarie. År 1621
blev han kanik i Ermland. I likhet med Borastus kom han aldrig till-
baka till Sverige. I Polen författade han sitt huvudarbete, den berömda
helgokrönikan »Vitis Aquilonia», och han dog där år 1648 i en ålder av
66 år. Hans broder Per studerade sedermera i Thorn, blev med tiden
fiskal därstädes och dog i Danzig omkr. 1630.⁵⁰

son till Anna Messenia och H. J. Rechenberg, tysk till börd, år 1656 togs tillfånga
av tatarer och att han två år senare lät värva sig som ryttare i polska livregementet
och år 1665 avancerade till löjtmant. Han återvände ej till Sverige förrän år 1671, jfr
Bengt Hildebrand i Festskrift till V. Söderberg, 1932, s. 119, 125.

⁴² H. W[ieselgren] i Hist. tidskr. 1882, s. 149—158; O. Walde: Storhetstidens litte-
rära krigsbyten, II, 1920, s. 64 f.; Samma förf.: Svenska emigranter i Polen och deras
bibliotek, Nordisk tidskrift för bok- och biblioteksväsendet, 1941, s. 87—95; G. J. V.
Ericsson i Sv. biogr. lexikon, V, s. 452—455.

⁴³ Walde, Storhetstidens . . . s. 65—66 samt NTBB s. 88. Walde identifierar honom
med Gregorius Laurentius Gothus, som år 1602—1604 skrev »flera latinska lyckönsk-
ningskväden och personalskrifter», s. 65.

⁴⁴ Wieselgren, s. 153.

⁴⁵ Walde, s. 88.

⁴⁶ a.a. s. 67 och 91.

⁴⁷ a.a. s. 90.

⁴⁸ Wieselgren, s. 156.

⁴⁹ Walde, Storhetstidens . . . , II, s. 68 f., NTBB s. 78—81.

⁵⁰ Nils Ahnlund: Vivallius och Gyllenstiernorna, Svensk tidskrift, 1919, s. 39.

Jussoila, Johannes, finne, en av de mest oförskräckta katolikerna i Sverige på Johan III:s tid, Possevinos favorit. Först var han den unge prins Sigismunds »concionator» och sedan, efter hans val till polsk konung följde han honom till Polen som hovkaplan. En tid vistades han bl.a. i Braunsberg, där även hans tre yngre bröder, Michael, Laurentius och Josephus, studerade. Utom hovkaplan var han även kanik eller domkapitel-ledamot i Wilno.⁵¹ Han återvände sedermera till Sverige men blev snart häktad och avrättad.⁵²

Valentinus, Thomae, även han finne, diktare.⁴³ Jämte 8 andra kamrater begav han sig år 1580 till Braunsberg och inskrevs där i kollegiet. Han var då 17 år gammal. I mars 1587 sändes han för kompletterande studier till Wilno och tillbragte där minst två år. Där författade han bl.a. latinska dikter till drottning Katarina Jagellonicas och Sigismund III:s ära samt ett kväde på finska.⁵⁴ Om hans senare öden vet man endast så mycket, att han en tid vistades i Rom, sedan blev kunglig lovtalare och sent omsider adlades. Av allt att döma dog han i Polen.

Petrosa, Péetrus Erii, även kallad Romanowitz,⁵⁵ »en variant av den nordiska renässansens lärda typ, en fantast och mångfrestare med dragning åt det mystiska».⁵⁶ År 1599 inskrevs han vid kollegiet i Braunsberg och begav sig sedan i och för högre studier till Wilno. Efter längre vandringar i Europa återvände han 1604 till hemlandet och trädde i Karl IX:s tjänst. Denne sände honom i ett uppdrag till kejsar Rudolf II i Prag. På hemvägen avvek han för att utverka audiens hos konungen i Kraków; av denna anledning häktades han vid sin återkomst till Sverige och avrättades år 1606 »på ett rysligt sätt».

Boierus, Laurentius, »poeta laureatus».⁵⁷ Till Braunsberg anlände han 1580, 17 år gammal. År 1587 öinträdde han i jesuitordens novitiat i Kraków och vann här rykte som utmärkt humanist och framstående dik-

⁵¹ Leinberg, Hist. Ark. XI, s. 190.

⁵² Biaudet, ibid. XIX, s. 192—198.

⁵³ Leinberg, XI, s. 177—181, XVIII, s. 365; Biaudet, s. 186—188.

⁵⁴ Omtryckt hos Leinberg, XI, s. 180.

⁵⁵ Leinberg, Hist. ark. XI, s. 203—205; Biaudet, ibid. XIX, s. 202—203; Helge Almquist: Karl IX och Petrus Petrosa, Personhist. tidskr., 1912, s. 20—43; Lühr, s. 48; Folke Lindberg: Kring Petrus Petrosa, Personhist. tidskr. 1930, s. 25—56; Iso tietosanakirja, IX, 1935, s. 1321; Eric Anthoni: Konflikten mellan Hertig Carl och Finland, Helsingfors 1937, s. 296—297.

⁵⁶ Lindberg, s. 47.

⁵⁷ Schück, Svensk litteraturhistoria, I, 1890, s. 418; Załęski, Jezuici w Polsce, I: 2, s. 772—774; Sv. biogr. lexikon V, s. 269—270.

tare». ⁵⁸ Från Kraków flyttade han sedan till Wilno och erhöi en befattning såsom lärare i poetik och retorik, som han innehade i 9 år. I Wilno utgav han år 1606 under namnet Kazimierz Zawisza sin största och viktigaste hjältedikt i 3 böcker »Carolomachia», där han besjunger Chodkiewicz's seger över svenskarna vid Kirchholm. ⁵⁹ Hans andra poem, likaledes utgivet i Wilno, heter »Pompa Cazimiriana» och skildrar »det högtidliga överflyttandet . . . av den helige Kasimirs fana till Vilno». ⁶⁰ Han dog i Braunsberg år 1619, där han under sina två sista år innehafte en lärostol i teologi.

Av andra svenskar och finnar, som studerat i Braunsberg och som sedermera stannat i Polen, böra följande nämnas: Arvidi Arvidus (Lühr, n:r 149), sänd till Wilno, »ubi pie mortuus est». Axenberg Sigismundus (n:r 421), »habitat in finibus Podoliae, quo studiis absolutis concessit. Occisus in bello». Biperus Petrus (n:r 49), »in cancellaria Poloniae versatur». Cuprimontanus Petrus (123), »theologus Vilmensis, sacerdos sacellanus serm. regis Poloniae. Mortuus Vilnae. Discessit hinc 1589». Clingerus Petrus (92), »ingressus est soc. Jes., in eadem mortuus est in collegio Posnaniensi». Eschilldus Martinus (427), »Suecus in Polonia tamen natus annorum 17». Florentii Joannes (229), inträdde i jesuitorden och »obiit Vilnae in domo professa S. Casimiri ao 1642». Gadolaenus Abrahamus (326), »sacerdos apud illum Joannem Weier palatinum Culmensem fructificat». Jussoila Josephus (147), »nunc revocatus a serm. rege versatur in aula, nondum sacerdos». Han var av konungen använd i diverse uppdrag av politisk natur och inträdde sedermera antagligen i det andliga ståndet. Han omtalas senast som »in captivitate in Sueciam abductus». ⁶¹ Jussoila Laurentius (144), »discessit Varsaviam 1588 ibique mortuus est». ⁶² Juusten Kasper Pävellsson, finne, sedermera »kammarjunkare vid konung Sigismunds hov i Warschau». Återvände 1598. ⁶³ Laurentius Aboensis, »år 1602 upptages . . . såsom varande Aulicus serenissimi Regis Poloniae». ⁶⁴ Montanus Matthias (146), sedermera »canonicus Varmiensis. In canonicatu Varmiensi pater pauperum semper fuit, bursam restauravit magnis sumptibus, singulare ornamentum huius seminarii. Obiit 1650.» Han vista-

⁵⁸ SBL, s. 269.

⁵⁹ Översatt till polska år 1616.

⁶⁰ SBL, s. 370.

⁶¹ Biaudet, Hist. ark. XIX, s. 191—192; Walde, NTBB, s. 78—79.

⁶² Biaudet, s. 190.

⁶³ J. Ramsay: Frälseläkter i Finland intill stora ofreden, Helsingfors 1910—1916, s. 216; Biaudet, s. 199—201.

⁶⁴ Biaudet, s. 204—205.

des en tid vid Sigismunds hov som kunglig sekreterare och hovpredikant.⁶⁵ Sedermera lät han sin systerson komma till Polen och uppfostrade honom i katolsk anda.⁶⁶ Palmerius Georgius (67), »nunc secretarium regis Poloniae agit». Palmerius Nicolaus (377), »S. R. M. secretarius». Pocolinus Henricus (64), inträdde i jesuitorden i Warszawa. Sundergelteus Olaus Marci, finne, »discessit . . . ad aulam Regis Poloniae». ⁶⁷ Tilmannus Guilhelmus (230), »nunc in cancellaria regis Poloniae».

IV.

Kollegiet i Braunsberg gästades för övrigt icke endast av ofrälse personer, som först genom sitt prästerliga ämbete eller på grund av trohet och förtjänster mot konungen erhöilo höga befattningar eller adelskap. Bland skolans elever har även en medlem av Vasaätten funnits, nämligen Erik XIV:s och Karin Månsdotters olycklige son, prins Gustav (1568—1607), en av de mest tragiska gestalterna i de regerande ätternas historia. Prins Gustavs livsöden äro alltjämt omgivna med en air av hemlighetsfullt dunkel och legendbildning och fastän de behandlats i en utförlig monografi, som visserligen icke föreligger avslutad,⁶⁸ lämna de likväl rum åt olika spekulationer och gissningar. Under sin moders kröning smord till Sveriges tronarvinge, fick han snart tillsammans med sina föräldrar dela fängelset och det var inom dess dystra murar han lärde sig ta sina första steg. Måhända skulle hans senare öden tett sig ljusare, om han icke 1573 ⁶⁹ hemligen hade skickats till Polen. Vem som var angelägen att avlägsna den lille prinsen från Sverige och vem som stod bakom detta, vet man ännu denna dag ingenting om. Det finnes visserligen olika versioner som bl.a. tala om Johan III:s stämplingar mot hans liv, men alla dessa höra mest hemma i fantasiens värld. Författaren till nyss omnämnda monografi, den finske historikern Henri Biaudet, är snarare höjd att sätta tro till en samtida relation av en viss Chałdyński,⁷⁰ enligt

⁶⁵ Walde, NTBB, s. 95—101.

⁶⁶ Schück, Messenius, s. 270.

⁶⁷ Biaudet, s. 183—185.

⁶⁸ Henri Biaudet: Gustaf Eriksson Vasa, prince de Suède (une énigme historique du XVI^e siècle). I. Genève, 1913 (= Suomalaisen Tiedeakatemia toimituksia, Sarja B, nro. VIII: 5.) Detta arbete, som bygger på hittills okänt arkivmaterial, omfattar endast första delen av prinsens liv t.o.m. 1588. Av andra bidrag till hans levnad må anföras: And. Fryxell: Berättelser ur svenska historien, III, 1843, s. 317—320 samt A. G. Ahlquist: Karin Månsdotter, 1874, s. 92—101.

⁶⁹ Om detta datum jfr Biaudet, s. 23.

⁷⁰ Denna relation citeras in extenso i Biaudets arbete s. 157—166.

vilken Johan III »curavit Principem Gustavum . . . ad Annam Reginam Poloniae . . . exportandum», varvid densamma Anna »illustrissimum principem dominum Gustavum nobili quidem Laurentio Rilsky nutriendum dedit, qui illum ex patria transtulit, utque illustrissimum Gustavum iam pro filio haberet facili obtinuit». Under de nya förhållanden och fjärran från hemlandet kunde den unge prinsen icke fasthålla vid sina föräldrars tro, ja, han glömde t.o.m. sitt modersmål i sådan utsträckning, att han år 1596 vid ett möte med sin moder blott med möda kunde göra sig förstådd med henne på svenska.⁷¹

Vistelsen hos Rylski varade »aliquos annos» och slutade därmed att han lämnade sin förmyndare bakom dennes rygg och för övrigt av okänd anledning för att ensam bege sig på vandring ut i vida världen. De följande åren måste sannerligen ha varit hemska, och just från denna tid stamma olika berättelser om hur prinsen måst åtaga sig de enklaste göromål och t.o.m. tidvis tvingats att vandra från plats till plats för att tigga ihop allmosor till sitt uppehälle.⁷² Hur länge han fick tillbringa sitt liv på detta vis, vet vi ingenting om, bara att det torde ha varit åtskilliga år.

Men även dessa nödens och förnedringens år gingo över, och en okänd hand hittade detta fattiga och olyckliga barn och tog hand om det. Under ett taget namn inskrevs den unge prinsen i Braunsbergs jesuitkollegium, varifrån han, efter korta men troligtvis grundliga studier, flyttade till Wilno. Biaudet gissar, att Gustavs okända, mäktiga beskyddare var själva drottning Anna, änka efter Stefan Báthory, som tog sig an prinsen för att av honom göra ett redskap i det politiska ränksmideriet mot Johan III. Efter denna vetenskapliga skolning följde en utbildning i militära färdigheter under ledning av de från härnadstågen mot turkar och tatarer i krigskonsten förfarna zaporogiska kosackerna. År 1585 återvände han till Polen, åtnjöt denna gång drottning Annas offentliga beskydd och kort därpå begav han sig med en ansenlig svit till Italien såsom svensk prins för att där under några års tid ägna sig åt studiet av medicinen och alkemien. 1587 befinner han sig ånyo i Polen och under Sigismunds kröningshögtidligheter möter han i prinsessan Annas svit sin yngre, för

⁷¹ »Samtalet . . . fördes endast med svårighet, ty Gustaf, som kände sex främmande språk, var föga mäktig sitt modersmål», Ahlquist, s. 98. Enligt Chądzyńskis omtalade relation var han »longe peritior in lingua polonica quam in sina nativa suetica».

⁷² I ett brev av den 1 aug. 1591 till konung Johan påminner prinsen om detta avsnitt av sitt liv i följande ordalag: »Frigora, aestus, famen cum lacrimis tolerare coactus sum. Nulla civitas in Polonia, nullus locus, nullum praedium, nullus, ut ita dicam angulus quem non adierim, quem non peragraverim, victum mihi emendicando, durissimos labores exercendo, insidias mihi structas fugiendo». Biaudet, s. 31—32.

honom nästan okända syster Sigrid.⁷³ Sigismund tog emot sin kusin med reservation, men utan motvilja och tillät honom att ostört få vistas vid hovet. Ja, han gjorde t.o.m. försök att försona prinsen och Johan III och att hos den senare utverka tillstånd för prinsen att återvända till Sverige. Under tiden måste dock någonting ha inträffat kusinerna emellan, ty redan hösten samma år såg Gustav sig nödsakad att fly till Prag, där han vid Rudolf II:s hov ägnade sig åt alkemiska experiment.

Hans livsöden äro även i fortsättningen mycket oroliga och mångskiftande, blott med den skillnaden, att scenen för hans senare upplevelser icke skulle vara Polen, utan Österrike och sedermera det moskovitiska riket. 1595 sitter han fångslad i Braunau — av okända skäl, sedan vistas han i Thorn »et dans d'autres villes de la Prussie polonaise». Året därpå sammanträffar han slutligen med sin moder i Reval. Sedan äro alla spår efter honom igensopade, och först år 1600 dyker han upp igen, denna gång i Moskva, vid tsar Boris Godunovs hov, såsom friare till tsarevnan Xenia. Men när han nekade att delta i stämplingar mot sitt gamla fosterland, fördes han bort från Moskva och ställdes under bevakning. Han lyckades aldrig återvända till hemlandet. Hans olyckliga liv slutade i den lilla köpingen Kasjin, »långt borta i Rysslands obygder, där han under några vitstammiga björkar fick sin grav».⁷⁴

V.

Förutom konung Sigismund och hans kusin har ännu en representant för ätten Vasa funnit sin tillflykt i Polen. Det var prinsessan Anna (f. 1568), Sigismunds enda och yngre syster. Första gången anlände hon till Polen i broderns sällskap år 1587, och det var i Polen som hon slutade sitt fromma liv, hedrad och välsignad av alla, som kommo i beröring med henne.⁷⁵ Som dotter till den ivrigt katolska Katarina Jagel-

⁷³ Kort därpå återvände hon till Sverige. År 1597 gifte hon sig med ståthållaren i Finland, Henrik Claesson Tott.

⁷⁴ Nanna Lundh-Erikson: Sveriges prinsessor 1539—1829, 1929, s. 189. I Lwów i Ossoliński's bibliotek finnes under signaturen Cod. 1034 ett manuskript på prosa: »Spotkanie się w Polsce Sygrydy i Gustava Dzieci Eryka XIV króla», skrivet före år 1783, jfr Alfred Jensen: Svenska bilder i polska vitterheten, 1904, s. 31.

⁷⁵ Av svenska verk om henne jfr bl.a. H. Almquist i Sv. biogr. lex. II, s. 22—27; Nanna Lundh-Ericson: Sveriges prinsessor 1539—1829, 1929, s. 167—192; Ewert Wrangel i Sydsvenska Dagbladet Snällposten 12. 11. 1933; Sten Ulric Palme: En politisk giftermålshandel, Personhist. tidskr. 1938, s. 1—48. En bibliografi över polska arbeten lämnar Kazimierz Lepszy i Polski słownik biograficzny, I, 1935, s. 133—134. En kort men

lonica hade hon i likhet med sin broder under hela sin uppväxttid uppfostrats i den katolska läran. Men under senare år, kanske under påverkan av sin styvmor Gunilla Bielke, övergick hon till protestantismen. Efter Katarinas död försökte drottning Anna att få över sin systerdotter till Polen för att uppfostra henne vid Wawelhovet. Hon hade t.o.m. utsett en blivande gemål åt henne, en av ärkehertigarna, men Johan III motsatte sig alla dylika planer. Saken togs ånyo upp till behandling först efter Sigismunds val till polsk konung. Denna gång visade sig Johan III ej längre avböjande, vilket han förresten gjort av politiska skäl. Han ville nämligen utnyttja det inflytande Anna hade på sin föga energiske broder och låta henne se till, att polackerna ej utpressade några eftergifter av honom beträffande Estland, till men för Sveriges intressen.⁷⁶ Det var sannerligen en delikat och svårlöst uppgift prinsessan Anna fick sig tilldelad, men hon passade för detta uppdrag som få andra. Utomordentligt intelligent var hon mycket insatt i politiska spörsmål, säkerligen mera än Sigismund. Dessutom var hon energisk och snabb i beslut och handling, hon hade alltså de egenskaper, som den unge monarken mest av allt saknade. Det vore mycket intressant att undersöka, huru mycket som tillkom konungen själv i hans första politiska schackdrag och hur mycket som måste skrivas på hans systems lott, men detta problem kommer nog aldrig att lösas på ett tillfredsställande sätt.

Prinsessan Annas första vistelse i Polen varade till år 1589. Under denna period framkom — på österrikiskt initiativ — planen att gifta bort henne med en av ärkehertigarna och att åt det unga brudparet avstå den polska kronan. Den unge konungen skulle i så fall förplikta sig att betala Sverige för dessa eftergifter med det under Polen lydande Livland.⁷⁷ Prinsessans andra polska resa ägde rum år 1592. Denna gång anlände hon till Kraków som Johan III:s representant vid Sigismunds bröllop med den österrikiska prinsessan Anna. Hon åtföljdes nu, liksom för övrigt förra gången, av ett talrikt följe, med egen protestantisk präst. Bland hennes hovmän känna vi åtminstone två till namnet, nämligen Johan Sparre samt hans hustru Margareta Brahe. De fungerade som prinsessans hovmästare och hovmästarinna. På grund av Annas demonstrativa protestantism kom det nu till obehagliga meningsskiljaktigheter mellan henne och Sigismunds ultrakatolska omgivning. Att hon efter sin återkomst till Sverige år 1593 ej följde konungen hem till Polen, berodde

intressant karakteristik lämnar samma förf. i arbetet *Rzeczpospolita Polska w dobie sejmii inkwizycyjnego (1589—1592)*, Kraków 1939, s. 26.

⁷⁶ K. Lepszy, *Pol. sł. biogr.*

⁷⁷ K. Lepszy, *Rzeczpospolita*, s. 33.

antagligen på att ärkebiskopen Stanisław Karnkowski och den påvliga nuntien Malaspino hade gjort allt för att i Polen bli kvitt »den förhärdade kätterskan». I hemlandet voro i början relationerna mellan Anna och hertig Karl korrekta, men med tiden undergingo de en så stor försämring, att hon 1598 såg sig nödsakad att ännu en gång lämna Sverige och med brodern bege sig till Polen. Denna gång skulle hon för alltid slanna där.

Hennes hov i Polen blev en tillflyktsort för svenska emigranter, såväl protestanter som katoliker. Hon var icke blott en välgörarinna för sina landsmän, han var även deras förespråkarska. Känd är den omsorg som hon visade den år 1601 tillfångatagna sonen till hertig Karl, Karl Gyllenhielm, för vilken hon vid flera tillfällen trädde i bräsch hos sin bror, ja hon skickade honom t.o.m. pengar, som han skulle använda för »några linnekläder, skjortor och annat». ⁷⁸ Hennes hov bestod förmodligen till största delen av svenskar, men utom det nyss nämnda paret Sparre är blott ett namn till bevarat, nämligen hovfröken Elisabeth Kristersdotter Oxenstierna, om vilken Gyllenhielm med tacksamhet skriver i sina memoarer. Hon kom år 1598 till Polen tillsammans med Anna och vistades därnere ända till 1614. ⁷⁹

År 1605 erhöll prinsessan Anna av sin broder på livstid starostien Brodnica (på tyska Strassburg) och år 1611 starostien Golub, båda belägna i Preussen, således i rent protestantisk omgivning. Nu delade hon sitt liv mellan det nya hemmet och det kungliga hovet. De nämnda besittningarna jämte de efter hennes faster Anna ärvda godsens tilläto henne icke blott att föra ett komfortabelt liv, utan även att skänka stora summor till välgörande ändamål. ⁸⁰ Förhållandet till hemlandet blev allt mera spänt, tills relationerna helt och hållet avbrötos. ⁸¹ Hennes livs sista år förflöto i lugn under arbete. »Hon var botanikens och fysioterapiens hängivna utövare och anlade nära Golub en stor trädgård, där hon odlade sällsynta medicinalörter och själv framställde läkemedel. Hon gynnade naturforskarna och utgav på egen bekostnad 1613 »Herbarium», ett verk av medicine professorn vid Krakóws akademi Szymon Syrenius samt en »Växtkatalog» av professor Gabriel Joannicy». ⁸² Hon dog på sitt slott

⁷⁸ H. Almquist, s. 26.

⁷⁹ Nils Ahnlund: Axel Oxenstierna, 1940, s. 166.

⁸⁰ N. Lundh-Ericson, s. 187.

⁸¹ År 1607 skrev Karl IX till Sigismund: »Eder förgiftiga syster, vilken är en stiftarinna till allt ont och född till land och konungarikets fördärv och undergång», enligt SBL, s. 27.

⁸² Lepszy, St. biogr.

Brodnica i februari 1625. Konungen ville bisätta hennes stoft i Wawel-griften, men påven motsatte sig detta. Slutligen begravdes hon i Maria-kyrkan i Thorn år 1636 tack vare konung Wladislaus IV:s bemödanden. Monumentet på hennes gravvård, som skadats mycket av tidens tand, restaurerades några år före det första världskriget på bekostnad av svenskar.⁸³

XI.

Då Sigismund III år 1587 anlände till Polen, åtföljdes han förutom av 800 svenska infanterister och 80 ryttare⁸⁴ av ett talrikt hov, som bestod av riksråd, ridderskap och hovmän, kaplaner och djäknar, kansli, knektar och småborgare, fogdar och hantverkare, lagläsare, trumpetare o.s.v.⁸⁵ En del av dessa foro till det främmande landet för att erbjuda konungen sina trogna tjänster, de övriga lockades av möjligheterna till ekonomisk vinst. Sigismund var glad att ha alla dessa omkring sig, ty bland sina landsmän kände han sig närmare sitt fosterland. För övrigt fanns det arbete i överflöd åt alla och i synnerhet för dem, som voro sysselsatta vid hovet, eftersom Sigismund, som in i det sista hoppades på att återfå sin faders krona, hade inrättat ett stort kansli, avsett för svenska ärenden och uteslutande bestående av svenskar. Flera av dessa hade säkerligen under Sigismunds täta Sverigeresor hunnit återvända hem, men dessa luckor fylldes snart av nya män, i synnerhet efter år 1598, gällde det dock folk, som flydde undan hertig Karls hämndlystnad. De hade antingen varit sin katolska övertygelse trogna eller hållit fast vid den rättmätige konungen. Det var företrädesvis »blomman av Sveriges adel»,⁸⁶ som massvis började strömma till Polen och som satte allt sitt hopp till Sigismunds eventuella seger över Karl. Enligt »Hertigh Carls Slaktarebenck»⁸⁷ var »summan på alle Personer Edle och Oedle som för deres Troohet och Hans Kon. Mtz. skuldh vthur Sverige i Landflychtigheet sigh begiwwfit haffwe» 383 personer.⁸⁸ Många av dessa bosatte sig i Danzig, »där de voro närmare hemlandet, och varifrån de hoppades att i sinom tid kunna återvända till detsamma».⁸⁹ Detta hopp var dock oftast

⁸³ E. Wrangel.

⁸⁴ J. U. Niemcewicz: Dzieie panowania Zygmunta III. 1836, I, s. 82.

⁸⁵ O. Wieselgren, Hist. tidskr. 1882, s. 149; N. Ahnlund, Sv. tidskr. 1919, s. 39.

⁸⁶ Ahnlund, s. 39.

⁸⁷ Första upplagan år 1617. Omtryckt år 1915 såsom nr 2 i serien »De 100 böckerna» med kritisk kommentar av Tor Berg.

⁸⁸ S. 99.

⁸⁹ O. Walde, NTBB 1941, s. 101.

fåfängtl, varom flera gravstenar i Mariakyrkan med namnen Brahe, Gyllenstierna, Posse, Stenbock m.m. vittna.⁹⁰ Andra föredrogo att uppehålla sig i konungens närhet, antingen med hänsyn till bättre utsikter att kunna göra karriär eller på grund av andra omständigheter.

Deras öde i landsförvisningen var allt annat än lyckligt, ty för det första avtogo förhoppningarna på Sigismunds seger med varje år som gick, och för det andra blev det allt svårare att upprätthålla förbindelserna med familjerna eller släktingarna i hemlandet. Det är således självklart, att antalet svenskar i Polen med varje år blev mindre, ty några rycktes bort av döden och andra försonade sig med Karl IX eller Gustav II Adolf och återvände hem. Men de, som beslöto att uthärda i exilen, utgjorde alltjämt en talrik och stor grupp, »ivrigt förbidande upprättelsens stund och smidande planer mot de hatade Vasarna i Sverige. Visserligen hava de expatrierade svenskarnas politiska stämplingar avsatt få direkt påvisbara frukter, men de hava likväl ingalunda varit betydelselösa: den svenska regeringen oroades ständigt av hotfulla rykten om mäktiga konspirationer, och på Sigismunds svenska politik utövade de oförsonliga emigranterna utan tvivel ett ödesdigert inflytande».⁹¹ Historien om denna stora svenska emigration, om de svikna förhoppningarna och de stora missräkningarna utgör ett utomordentligt intressant ämne, men detta kapitel i svensk historia är tyvärr alltjämt föga undersökt.⁹²

VII.

Själen i emigrationen, den man, som inspirerade de landsflyktiga att härda ut och som med stor energi sökte få Sigismund återinsatt i sina rättigheter som svensk konung, var Göran Knutsson Posse. Det är antagligen han, som författat den bitande satiren om Karl IX:s blodiga regemente under rubriken »Hertigh Carls Sliaktarebenck».⁹³ År 1597 flydde han till Sigismunds polska hov, men redan året därpå återvände

⁹⁰ a. a. o. s.

⁹¹ S. Tunberg, Personhist. tidskr. 1922, s. 33.

⁹² Jfr Tunberg, a. a. s. 34. Av andra bidrag till den frågan må nämnas: N. Ahnlund: Vivallius och Gyllenstiernorna. Riksadels och emigrantadel under de svenska och polska Vasarnas kamp, Svensk tidskrift, 1919, s. 32—35 samt i samma förf:s Kring Gustav Adolf, 1930, s. 35—56; O. Walde: Svenska emigranter i Polen och deras bibliotek, Nordisk tidskrift för bok- och biblioteksväsendet, 1941, s. 65—105; E. Anthoni: Konflikten mellan hertig Carl och Finland, Helsingfors 1937, s. 122—129. Om ytterligare två bidrag av samma författare jfr kapitel VIII.

⁹³ T. Berg, efterskrift till Hertigh Carls Slaktarebenck.

han hem med de kungliga härarna. Han dömdes till döden i Linköping men blev benådad, flydde återigen år 1603 och mottogs av konungen »med mycken ynnest».⁹⁴ Han blev en av konungens närmaste rådgivare och gav honom alltjämt nya uppslag »huru denne skulle återfå sitt arvrike»,⁹⁵ och för att förbereda marken i Sverige nedlade han mycken energi på spridandet av Sigismunds tryckta mandater.⁹⁶ Redan år 1598 skickade han sina båda söner, Knut (f. 1592) och Gabriel (f. 1590), till Polen »sannolikt för att under dessa oroliga tider förskaffa dem en säkrare fristad, än den det af inbördes strider sönderslitna fäderneslandet nu kunde erbjuda dem».⁹⁷ Efter faderns död, som inträffade i Danzig år 1616 och som otvivelaktigt var »ett hårt slag för den flock som i honom sett en hövitsman»,⁹⁸ övertog den äldste sonen Gabriel ledningen av »den oförtrutna revancheflygeln». »Nästan alltid är det hans namn som främst framskyntar, när vilseförda svenska studenter och äventyrare ertappats med polska besök och förbindelser».^{98*} År 1626 slog han sig ned i Danzig såsom »konung Sigismunds flottkommissarie» (till år 1629)⁹⁹ och utvecklade planer på »ett stort polskt-habsburgskt sjötåg mot det avfälliga Sverige».¹⁰⁰ Freden, som Sigismund år 1629 slöt med Sverige, var för honom en stor motgång, men långt ifrån att nedslå hans verksamhetsbegär gav det honom kraft till nya ansträngningar. Redan samma år började han »värva ett regemente till kejsarens tjänst i det väntade kriget mot Sverige».¹⁰¹ Han dog i Danzig år 1631 eller 1632, efter att ej långt dessförinnan i polsk jord ha begravt sitt enda, några år gamla barn.¹⁰²

På hans broder Knut, som sedan sin barndom vistades i Polen, föll likaledes en del av konungens gunst och skydd. Först uppehöll han sig vid hovet som hovjunkare,¹⁰³ men efter år 1623 fick han befälet över den kungliga flottan.¹⁰⁴ Den unge amiralen trivdes emellertid icke alltför

⁹⁴ Elgenstierna: Den introducerade svenska adelns ättartavlor, VI, s. 4. Om båda Possarnas flykt till Polen jfr F. Ödberg, Västergötlands fornminnesförenings tidskrift, 1903, II: 2—3, s. 37.

⁹⁵ Elgenstierna, a.a. o. s.

⁹⁶ Nord. familjebok, XIV, s. 7.

⁹⁷ N. v. Dardel, Personhist. tidskr. 1904, s. 5.

⁹⁸ Ahnlund, Sv. tidskr. 1919, s. 40.

^{98*} a.a. o. s.

⁹⁹ Elgenstierna, a.a. o. s.

¹⁰⁰ Ahnlund, s. 41.

¹⁰¹ a.a. o. s.

¹⁰² Elgenstierna, a.a. o. s.

¹⁰³ Dardel, Personhist. tidskr. 1904, s. 5.

¹⁰⁴ Elgenstierna, VI, 23.

väl i sitt nya fosterland; trots konungens ynnest och trots utsiktterna till en glänsande framtid försonade han sig år 1624, troligen icke utan inflytande från sin mäktige släkting, kanslern Axel Oxenstierna, med Gustav Adolf och återvände till hemlandet. Genom detta sitt avfall tilldelade han med säkerhet sin broders oförsonliga politik ett hårt slag.

Av andra medlemmar av ätten Posse, som ödet förde till Polen, nämna källorna dessutom Göran Knutssons tre bröder, nämligen Axel Posse, född år 1560 och död »utrikes 1612»¹⁰⁵ (han vistades under en obestämd tid även i Polen)¹⁰⁶ och sedan Nils och Lindorm Posse, som båda enligt en samtida anteckning från år 1618 »werden von Kl. Majst. aus Polen (als dessen beschwägerte ^{väter} freunde ...) mit einem gewissen jährlichen deputat aus der Dantziger Pfundkammer unterhalten. Und haben sich dismal zu Lauenburg in Pommern aufgehalten».¹⁰⁷ De lämnade Sverige år 1603, varvid Nils stannade i Polen till år 1621, »då han efter erhållet tillstånd återkom till riket»,¹⁰⁸ Lindorm däremot förblev hela sitt liv i exilen och dog ogift år 1628 »i Langenburg i Tyskland».¹⁰⁹

Possarnas viktigaste medtävlare till konungens gunst voro några medlemmar av ätten Brahe, vilka tvungits att tillbringa många år i landsflykt. En av dem var Gustav Brahe, greve till Visingsborg, otvivelaktigt en av de mest framstående personligheterna i konungens omgivning. Uppfostrad vid Johan III:s hov tillsammans med dennes barn, har han i den svenska historien icke endast blivit känd såsom Sigismunds högra hand, utan även såsom prinsessan Annas romantiske beundrare, såsom det förefaller, ej utan en viss framgång.¹¹⁰ Efter Sigismunds val till polsk konung följde han denne till Polen och blev där mycket snabbt den unge konungens favorit och jämte prinsessan Anna en av hans mest förtrogna. Sigismund bevisade honom icke endast sin stora välvilja, utan använde honom mer än en gång i de viktigaste diplomatiska uppdrag. »Sälunda var det han, som (i maj 1589) fick till ärkehertig Ernst framföra Sigismunds anbud att till denne avstå sin polska krona, och han fortsatte sedan under den därpå följande underhandlingen att tjänstgöra som mellanhand».¹¹¹ På grund av sin särskilda ställning vid hovet var han illa omtyckt av konungens polska om-

¹⁰⁵ a.a. s. 4; enligt N. Ahnlund: Axel Oxenstierna, 1941, s. 156, avled »1613 i främmande land».

¹⁰⁶ O. Walde, NTBB 1941, s. 66, not.

¹⁰⁷ Svenska Autograf Sällskapets tidskrift, II, 1889—1897, s. 102.

¹⁰⁸ Elgenstierna, VI, s. 3.

¹⁰⁹ a.a. o. s.

¹¹⁰ B. Boëthius i Sv. biogr. lex. V, s. 660.

¹¹¹ a.a. s. 662.

givning och beskylldes t.o.m. för girighet.¹¹² Till hemlandet återvände han ej förrän år 1594, för att tillsammans med brodern Erik uppehålla befattningen som ståthållare på Stockholms slott. Han lämnade åter Sverige år 1599 — denna gång för alltid — och mottogs av konungen med öppna armar. Inom kort befordrades han till fältmarskalk och dog ogift i Danzig år 1615.¹¹³

Lika intressant, fastän mindre begåvad och framträdande var hans broder Erik (f. 1552). Från början luteran, övergick han år 1591 till katolicismen.¹¹⁴ Han kom till Polen tillsammans med brodern såsom konungens »överste hovmästare» och stannade där till år 1593. Under de följande åren vistades han än i hemlandet än var han stadd i olika diplomatiska ärenden, något som konungen ofta använde honom till. År 1598 stod han i spetsen för en av konungens avdelningar, men efter nederlaget vid Stångebro försonade han sig med hertig Karl, gick över i hans tjänst och var honom till stort gagn genom att bekämpa det kungliga partiet.¹¹⁵ Men han märkte snart, att marken började bränna under hans fötter och återvände år 1600 till Polen; han fick emellertid ett synnerligen kyligt mottagande såväl av konungen som av hans omgivning. Avskild från all politisk verksamhet bosatte han sig i Danzig, varifrån han företog tätta resor till Kraków, för att hos konungen utverka ekonomiskt stöd, ty nöden hade blivit en daglig gäst hos honom. Om nu detta understöd var tilltaget i underkant eller om det alltför snart smälte i hans händer, veta vi dock så mycket, att »flera av hans vänner och bekanta gång efter annan måste bispringa honom med betydande penningssummor», varvid han med tacksamhet i sitt hjärta tog emot »icke blott penningar utan också klädespersedlar, såsom t.ex. skjortor!»¹¹⁶ Nöden följde honom hela återstoden av hans liv. Han dog i Danzig år 1614.¹¹⁷ De båda Brahernas syster, Margareta, gift med ståthållaren Johan Sparre, anlände till Polen i prinsessan Annas svit år 1592 och lämnade ej Polen förrän år 1604.¹¹⁸

En mycket framträdande roll spelade även två andra landsflyktiga adliga familjer, nämligen ätterna Gyllenstierna och Brahe. Den förra representerades av de tre sönerna till den på sin tid mäktige kanslern och riksdrotsen Nils Göransson Gyllenstierna. Om den första av dessa, Johan,

¹¹² a.a. s. 661. Jfr även K. Lepszy: Rzeczpospolita . . ., s. 48.

¹¹³ Om honom jfr även Elgenstierna, I, s. 555; Birger Linden, Personhist. tidskr. 1929, s. 221; K. Lepszy: Rzeczpospolita . . ., s. 47—48. samt O. Walde, NTBB 1941, s. 66.

¹¹⁴ S. Tunberg, Personhist. tidskr. 1918, s. 47.

¹¹⁵ S. Tunberg, Sv. biogr. lex. V, s. 658—660.

¹¹⁶ S. Tunberg, Personhist. tidskr. 1922, s. 36—37.

¹¹⁷ Elgenstierna, I, s. 556.

¹¹⁸ a.a. I, s. 555—556, VII, s. 411.

veta vi endast så mycket, att han aktivt tog del i striderna år 1598 på Sigismunds sida, och att han året därpå lämnade Sverige och slog sig ned i Danzig, varifrån han ännu under samma år som chef för en liten flotta företog en misslyckad operation mot Älvsborg.¹¹⁹ Han åtföljdes i exilen av sin hustru Sigrid Brahe jämte tre söner: Johan, Sigismund och Kasimir. Enligt en forskare skulle Sigrid Brahe ha avlidit i Danzig vid samma tidpunkt som maken,¹²⁰ enligt en annan däremot år 1608 i Kraków.¹²¹ Den senare uppgiften är mera sannolik, eftersom det lyckades författaren att på en av sina forskningsresor till Polen i Karl XII:s kyrka i Cieszyn hitta hennes grav med en inskription, där det bl.a. heter, att Sigrid Brahe »tillsammans med sin make lämnade Carl av Södermanland, tyrannen och fäderneslandets pesthärd, och åtföljde den rätte och rättmätige konungen». Sigrid Brahes äktenskap med Johan Gyllenstierna gav på sin tid anledning till en stor societetsskandal, eftersom giftermålet endast kom till stånd på prinsessan Annas egenmäktiga initiativ och genom hennes list (det s.k. onsdagsbröllopet på Stegeborg). Denna händelse har för oss ett visst intresse, ty det förmyndarskap Anna utövade över det nygifta paret efter moderns död kom att överflyttas på sönerna, främst på Johan och Kasimir. De togos nämligen till hennes hov och uppfostrades där i den protestantiska tron, »till uppenbar harm för Erik Gyllenstierna [deras farbror], som förgäves sökte draga alla sina brorsöner under sitt eget och sina biktfaderns inflytande».¹²² Utan tvivel hade hon även sin del i att båda bröderna efter hennes död försökte få kontakt med fosterlandet, där de mottogos med öppna armar.¹²³ Endast Johans tredje son, Sigismund Gyllenstierna (f. 1598), förblev Polen trogen. Han »levde länge, blev en högt ansedd man i adelsrepubliken och uppvaktade efter Olivafreden Karl XI och hans moder med skrivelser, i vilka han . . . med en blandning av vemod och stolthet kunde erinra om att ofreden i mer än 60 år hållit honom utanför hans ursprungs land och hans stams rätta hemvist».¹²⁴ Han bosatte sig år 1623 för alltid i Polen, efter att under några år ha bedrivit studier utomlands. Tio år senare erhöll han polskt adelskap och beklädde efter hand olika ämbeten såsom ståthållare i Stuhm, skattmästare i Marienburg och slutligen kastellan i Danzig. År 1656, under svensk-polska kriget, ledde han

¹¹⁹ Nord. familjebok, IX, s. 94.

¹²⁰ Elgenstierna, III, s. 359.

¹²¹ K. G. Fellenius: Några svensk-polska minnen, s. 26—27.

¹²² Ahnlund, Sv. tidskr. 1919, s. 41; O. Walde, NTBB, s. 75—76.

¹²³ Ahnlund, Sv. tidskr. s. 43; även Elgenstierna, III, s. 360.

¹²⁴ Ahnlund, s. 45.

Marienburgs försvar mot svenskarna. Han ägde utomordentliga personliga egenskaper och räknades bland sina samtida som en man av ovanligt hög bildning. Han var en av de sista i Polen kvarblivna svenskar, som åtnjoto konung Wladislaus IV:s aktning och fulla förtroende. Han dog år 1666 eller 1668 i Danzig, där han även ligger begravnen. Han var gift med en polska, Anna Czema, och hade med henne tre döttrar, som alla tre blevo gifta med polacker.¹²⁵

Samtidigt som Johan Gyllenstierna, sökte även hans två bröder, Axel och Erik, sin tillflykt till Polen. Vi veta dock ytterst litet om deras öden. Om den förstnämnde (f. 1573) vet Elgenstierna endast så mycket, att han »höll Sigismunds parti och gick ur riket; dog ogift».¹²⁶ Han har troligen överlevat sin broder Johan.¹²⁷ Erik Gyllenstierna blev efter det att han lämnat Sverige, ivrig katolik. Han försökte även avlägsna sina båda brorsöner från prinsessan Annas inflytande, för att bevara dem i deras katolska tro. Han var kammarherre hos konung Sigismund och borggreve i staden Rössel.¹²⁸ Om tiden och platsen för hans frånfälle existera två varandra motsägande uppgifter. Enligt en version skulle han ha avlidit år 1636 i Warszawa och begravts därstädes,¹²⁹ enligt en annan källa skulle hans död icke ägt rum förrän 10 år senare och hans stoft skulle vila i församlingskyrkan i Wormditt i Ermland, »där hans gravsten ännu finnes kvar».¹³⁰ Med all sannolikhet åtföljdes han i landsflykten av sin hustru Anna Roos och av sin son Maximilian, senare kastellan i Elbing och i likhet med fadern begravnen i Wormditt, och slutligen av dottern Christina, som år 1629 giftes bort med en i Preussen bosatt dansk, Sivert Grube.¹³¹

Vad ätten Sparre beträffar, så var även den representerad i exilen av några medlemmar. Namnet var berömt i Polen redan under tiden för Sigismunds val till polsk konung, då rikskanslern Erik Larsson Sparre tack vare sin energi och övertalningsförmåga var i stånd att ge valet en för den svenska kandidaturen gynnsam vändning.¹³² Senare förde ödet honom ännu en gång till Polen, nämligen år 1597, denna gång med

¹²⁵ Elgenstierna, III, s. 360.

¹²⁶ a. a. o. s.

¹²⁷ Ahnlund, Sv. tidskr. s. 40—41.

¹²⁸ Walde, NTBB, s. 75—76.

¹²⁹ Elgenstierna, III, s. 359.

¹³⁰ Walde, s. 76—77.

¹³¹ a. a. s. 77.

¹³² Om Sparres andel i detta val se utförligt W. E. Svedelius: Minne af Riksrådet och Rikskanslern Erik Larsson Sparre, Svenska akademimens handlingar, 46, 1871, s. 89f., samt Elgenstierna, VII, s. 409—410.

anledning av hertig Karls planer att utan Sigismunds vetskap sammankalla riksdagen. Han bröt med denne och lämnade landet för att vid konung Sigismunds hov förmå den rättmätige härskaren »att med härs-makt taga sitt arvrike i besittning».¹³³ Han återvände till Sverige i konungens följe, varvid han efter Sigismunds flykt stannade i landet och inom kort häktades för att år 1600 halshuggas. Hans söner, Gustav och Johan, kommo ganska tidigt i konungens tjänst. Den yngre, Gustav, lämnade Sverige redan år 1587 som kunglig hovman,¹³⁴ sedan skall han omkring år 1600 ha studerat »apud haereticos» i Thorn.¹³⁵ Inom kort begåvo sig de båda bröderna till Danmark, där Johan stannade, tills han återvände till Sverige, Gustav däremot kom snart tillbaka till Polen, inträdde omkring år 1614 i kunglig tjänst och avancerade inom kort till överste och konungens kammarherre.¹³⁶ Han skall ha levat ännu år 1627, då såsom kammarherre vid den österrikiske ärkehertigen Leopolds hov.¹³⁷ Ödet förde även Eriks tredje son Sigismund (f. 1591) till Polen. Han gifte sig där och efterlämnade vid sin död en dotter.¹³⁸ Alla tre voro antagligen helt avskurna från förbindelser med hemlandet, då ännu år 1613 deras moder Ebba Brahe ingenting visste om deras öden, ja icke ens »om de äro i livet eller var de äro eller huru deras villkor kan vara».¹³⁹

Om ytterligare en Sparre, ståthållaren Johan Larsson, broder till Erik Larsson, har redan talats. Efter vad vi veta, begav han sig till Polen år 1592 såsom prinsessan Annas hovmästare. Efter sin återkomst till hemlandet blev han tillfångatagen vid Kalmars belägring och avrättad år 1599. Han efterlämnade två barn. Sonen Sigismund, född i Danzig år 1592, vistades i Polen i varje fall till 1604 och begav sig sedermera tillsammans med sin moder till Danmark.¹⁴⁰ Dottern Beata, född 1597, »hade varit tre år i Kulms kloster, då hennes sedermera blivande man med tillhjälp av hennes kusin friherre Gustaf Sparre, tog henne därifrån».¹⁴¹ Denne »blivande man» var landshövding Gabriel Posse. Beata dog i Danzig år 1627.

Innan vi avsluta kapitlet om de förnämsta representanterna för den landsflyktiga svenska adeln, måste vi ytterligare nämna tre bröder Sten-

¹³³ Nord. familjebok, XVIII, s. 195.

¹³⁴ Elgenstierna, VII, s. 410.

¹³⁵ Walde, s. 68.

¹³⁶ a.a. s. 69.

¹³⁷ a.a. o. s.

¹³⁸ Elgenstierna, VII, s. 411.

¹³⁹ Walde, s. 69.

¹⁴⁰ a.a. s. 68.

¹⁴¹ Elgenstierna, VII, s. 412.

bock, två bröder Banér samt två bröder Bjelke. Friherre Arvid Stenbock (f. 1541) begav sig till Polen år 1596, sedan på nytt i februari 1597, slutligen 1598 och slog sig ned i Danzig. Han levde ännu år 1607 och begravdes i Mariakyrkan i Danzig. Den andre brodern, Olof, besökte också vid olika tillfällen Polen. Första gången skedde detta år 1592 (han återvände följande år), andra gången år 1597 varpå han återvände tillsammans med Sigismund III. Den tredje brodern Erik vistades i Polen åren 1597—1598, där han lämnade tre söner: Svante (f. 1578), vilken trädde i konungens tjänst och förblev däri till år 1602 (han återvände emellertid till Sverige först år 1613), dessutom Sten och Gustav, vilka år 1603 försonade sig med Karl och återvände till hemlandet.¹⁴²

Sten Axelsson Banér (f. 1546) flydde till Polen år 1597; följande år ledde han såsom amiral den kungliga flottan på resan från Danzig till Sverige. Efter slaget vid Stångebro blev han tillfangtagen och år 1600 avrättad. Hans broder Gustav (f. 1547), som för första gången åtföljde konungen år 1587¹⁴³ och som år 1598 flydde till Polen, mötte samma öde.¹⁴⁴

Om Svante och Sven Bielke, Högenskild Bielkes två söner, vet Elgenstierna endast så mycket, att bägge »rymde till Polen och återkommo icke».¹⁴⁵ Enligt en annan källa har »Svante Bielke vid denna tid personligen gjort ett besök i Warschau, där klagat sin nöd för konung Sigismund och skildrat den förföljelse han varit utsatt för från hertig Karls sida, särskilt genom de åtgärder denne vidtagit för att få fast honom på danskt område».¹⁴⁶ Sven Bielke vistades bl.a. år 1602 i Thorn.¹⁴⁷

VIII.

På forskningens nuvarande ståndpunkt är det en synnerligen svår uppgift att få ett allmänt grepp om den svenska emigrationens historia under Karl IX:s och hans efterföljares regering. Huvudsvårigheten utgöres alltjämt av det knappa källmaterialet både i Sverige och Polen. De svenska arkiven ha visserligen i en viss utsträckning utforskats och flera historiker ha lyckats att därifrån hämta en hel mängd intressanta uppgifter, men någon helhetsbild kan knappast tänkas utan utforskandet av

¹⁴² Elgenstierna, VII, s. 570—572.

¹⁴³ Pentti Renvall: *Klas Fleming und der finnische Adel . . .*, Turku 1939, s. 15.

¹⁴⁴ Elgenstierna, I, s. 221.

¹⁴⁵ a.a. I, s. 361.

¹⁴⁶ Walde, s. 73.

¹⁴⁷ Tunberg, *Personhist. tidskr.* 1922, s. 36.

motsvarande material i polska resp. danzigska arkiv. Dr O. Waldes uppsats »Svenskarna i Polen och deras bibliotek» utgör endast ett litet fragment, kanske en början till detta arbete, som bör genomföras, innan man på allvar upptar ett studium av hela problemet. De till dags dato kända uppgifterna och fakta om enstaka personer, som av en eller annan anledning måst fly från sitt land, äro ofta motsägande och ännu oftare fragmentariska och otillräckliga. Dessutom stöter det ibland på oövervinnerliga svårigheter att identifiera gamla bevarade anteckningar med vissa givna personers familje- eller släktnamn. Den fullständigaste och viktigaste förteckningen över flyktingar, som ännu i dag bildar grundvalen för forskningen inom detta område, är den redan vid olika tillfällen omtalade satiren »Hertigh Carls Slaktarebenck».¹⁴⁸ Här äro 383 namn uppställda efter yrke på följande sätt: adel — 105, sekreterare och kanslisters — 13, kammarherrar — 12, befäl och tjänare — 28, krigsbefäl — 22, trumpetare — 8, ryttare — 84, soldater — 39, andra — 54. Denna lista, som gjorts upp före år 1617, troligen av Erik Sparre, alltså av en synnerligen trovärdig person, är givetvis en källa av oskattbart värde, men den är trots allt icke fri från brister och fel.¹⁴⁹ Utvandringen från Sverige försiggick, om man förbigår resorna till kollegiet i Braunsberg och sedan till Wilno, i fyra vågor, som f.ö. voro av olika omfattning. Den första emigrationsvågen, kvantitativt ganska betydande, gick med Sigismund III till Polen år 1587. När det gäller ofrälse personer, d.v.s. kanslisters, krigsfolk o.dyl., talar allt för att deras vistelse i Polen blev långvarig. Representanterna däremot för de förnämsta svenska ätterna, såsom vicekanslern Erik Sparre, vidare de kungliga rådsherrarna Erik Brahe, Ture Bielke, Gustav Banér och många andra »åtföljde konungen endast under förhandlingarna i den estländska frågan under den pågående kröningsriksdagen. Efter riksdagens slut, under loppet av år 1588, är det troligast att en betydande del av dem lämnade Polen, eftersom vi icke längre finna många av dem, som befunno sig i Sigismund III:s omgivning, omtalade».¹⁵⁰ En annan emigrationsström, som hade djupare orsaker och som föregåtts av en våldsam antikatolsk kampanj, ägde rum omedelbart efter riksdagen i Söderköping 1595. Men den gången nöjde sig många av emigranterna med att endast fly till Finland, under Klas Flemings milda

¹⁴⁸ En annan samtida skrift, »Historia om den omilde hertigh Carl», innehar även en förteckning över landsflyktiga svenskar, men dess uppgifter »synas vara identiska» med »Slaktarebenck»s, jfr. E. Anthoni, Hist. tidsk. f. Finl., 1942, s. 64.

¹⁴⁹ »I Slaktarebenckens flyktingslista saknas så gott som helt de katolska prästmännen», aa. s. 67.

¹⁵⁰ K. Lepszy, Rzeczpospolita . . ., s. 46.

styre.¹⁵¹ Nästa flyktingsvåg sammanfaller med tiden för Arbogariksdagen 1597, då bl.a. hela rådsretsen begav sig till Polen som en protest mot hertig Karls självvåldiga handlingssätt. Den fjärde och sista emigrationsvågen slutligen satte in efter Sigismund III:s nederlag vid Stångebro 1598. Och den gången visade sig varken Finland eller Estland vara en alltför säker tillflyktsort undan segrarens hämndlystnad. Antingen var man nu tvungen att bege sig till Danmark eller också till Polen (Danzig medräknat).¹⁵² År 1603 fann återigen något tiotal svenskar det för rådligast att rädda sig undan genom flykt, men det var dock endast fråga om helt sporadiska företeelser.

Det rörde sig alltså om en centrifugal rörelse. Men även det motsatta, reimmigrationstendenser, gör sig gällande. Många svenskar ur de högsta samhällsskikten återvände, som vi sett, till hemlandet efter kröningsriksdagen 1588. Men det var endast enstaka fall. Först en tio år senare skulle immigrationsströmmen antaga större proportioner, nämligen när Sigismund III:s trupper anlände till Sverige för att göra slut på hertig Karls godtycke och definitivt säkerställa Sigismunds fädernearv. Företaget slutade med det kungliga partiets snöpliga nederlag. Många av konungens anhängare stannade vid detta tillfälle i landet, antingen som hertig Karls fångar — de flesta av dem fingo snart stifta bekantskap med stupstocken — eller som förrädare mot konungens sak. En ny reimmigrationsvåg satte in år 1600. För Karl IX:s ivrigaste motståndare fanns det först efter hans död en möjlighet att återvända till Sverige. Många kunde emellertid icke utnyttja ens denna chans, eftersom den nye konungen uttryckligen påbjudit att alla de som ville återvända hem, måste vara försedda med hans lejdbrev. I annat fall skulle de omedelbart häktas och dömas såsom landsförrädare.¹⁵³

Emigrations- och reimmigrationsvågorna skiftade således starkt. Den, som i »Slaktarebencken» vill få reda på kronologiska upplysningar, blir emellertid mycket besviken. Man kan beträffande en hel rad personer fastslå t.ex., att de återvände hem, ja, man kan t.o.m. bestämma tiden för deras återkomst, men på den lista, som trycktes år 1617, äro de fortfarande upptagna som flyktingar.

Utom »Slaktarebencken» finnes det ännu två visserligen fragmentariska men ändock värdefulla källor, som båda två utgöra kunskapareport över politiska emigranter och som utgivits och undersökts av

¹⁵¹ E. Anthoni, *Hist. tidskr. f. Finland*, 1933, s. 185.

¹⁵² Indelningen sammanfaller i stort sett med den som prof. Anthoni ger i *Hist. tidskr.* 1933.

¹⁵³ Anthoni: *Konflikten mellan hertig Carl och Finland*, 1937, s. 341.

prof. E. Anthoni. Den första namnförteckningen¹⁵⁴ anför svenskar resp. finnar, som befunno sig utanför landets gränser år 1600 och som på grund av ekonomiska svårigheter läto värva sig av den polske härföraren i Livland, Jurgen Fahrensbach.¹⁵⁵ Dessa svenska ryttare i polsk sold torde ha utgjort ett femtiotal, fastän förteckningen endast upptar 29 namn, till största delen identifierade av utgivaren. Gruppens anförare torde, åtminstone »i ett senare skede», ha varit den i listan icke omtalade Måns Ivarsson (Stiernkors), som tillsammans med sin broder Karl, den främste på listan, ställde sig till Fahrensbachs förfogande. Gruppens kärna utgjordes av finnar, och blott »en tredjedel av ryttarna tyckas stamma från det egentliga Sverige».¹⁵⁶ Så länge den energiske och begåvade Fahrensbach levde, var deras liv rätt så ordnat och fritt från bekymmer. Men så snart han fallit ifrån (år 1602), blevo de tvungna att återigen gripa till vandringsstaven och söka ett osäkert levebröd. Många av dem togo således värving hos de kungliga polska trupperna och deltog bl.a. i fälttåget mot Moskva.¹⁵⁷ »Endast en av de i förteckningen upptagna finländska adelsmännen, Clas Eriksson Slangh, lyckades relativt snart, senast 1603 vinna återinträde i svensk tjänst. För de andra blev det sedan att vänta ända till Carl IX:s död, innan en hemkomst kunde påtänkas och realiseras.»¹⁵⁸

Den andra listan, som bär rubriken »Afwekne utur Sverige i K. Carl den 9:des tijdh» och som bevaras i Svenska Riksarkivet,¹⁵⁹ härstammar från början av 1620-talet och upptar namn på svenskar, som vid den tiden ännu voro i livet och alltjämt föredrogo uppehållet i Polen framför åter-

¹⁵⁴ E. Anthoni: Kring en förteckning över politiska flyktingar i polsk tjänst. Historisk tidskrift för Finland, 1933, s. 185—199.

¹⁵⁵ Denna grupp emigranter omtalas för första gången av prof. Arvi Korhonen i hans arbete Puolan puolustussota Liivinmaalla vv. 1600—1601. Historiallinen arkisto 40:5, 1933, s. 40. Det heter där bl.a.: »Tuossa hänen [Fahrensbachs] kantajoukossaan oli muutamia paikallisia aatelismiehiä, mutta pääosana suomalaisia, jotka olivat kotimaastaan paenneet Kaarle herttuan kosta peläten. Ketä kaikki nuo suomalaiset olivat, on luettelejen puuttuessa mahdoton sanoa ... Tämä pieni suomalaisjoukko, joka isänmaansa ja omaisuutensa menettäneenä ennen muita olisi tarvinnut palkkansa, sai Liettuan rahastonhoitajan laiminlyömänä tulla toimeen omillaan.» Utom denna ryttargrupp kvarstodo i Fahrensbachs tjänst även »muntamat jalkamiehinä palvelevat ruotsalaiset».

¹⁵⁶ Anthoni, Kring ..., s. 197.

¹⁵⁷ Anthoni, Konflikten, s. 339.

¹⁵⁸ Anthoni, Kring ..., s. 199; Konflikten, s. 128—129.

¹⁵⁹ Anthoni: En förteckning över flyktingar i Polen i början av 1620-talet. Historisk tidskrift för Finland, 1942, s. 62—71. Denna förteckning omnämndes förut endast av Leinberg i Historiallinen arkisto, XIII, s. 373.

komsten till hemlandet. Enligt prof. Anthoni fanns bland dessa flyktingar minst ett 20-tal personer härstammande från Finland.

Jag anför nedan en del svenska och finska flyktingars namn, om vilka det finns mer eller mindre säkra biografiska uppgifter:

Axeberg Jonas,¹⁶⁰ finne, konung Sigismunds sekreterare, »1598 rymde till Polen».¹⁶¹

Barkestorp Klas Jonsson, ståthållare på Kalmar, »afled . . . i landsflykt i Polen».¹⁶²

Bonde Jöns Tordsson, reste till Polen 1603 »för att delgiva [prinsessan Anna] sinnesstämningen i Sverige, huru man där längtade efter fred, och önskade, att den milde konung Sigismund måtte återkomma till sitt arfrike».¹⁶³ Återvände samma år.

Bonde Lindorm, konungens sekreterare 1602.¹⁶⁴

Brand Henrik Jakobsson, finsk hovjunkare, år 1598 Sigismunds stallmästare. År 1603 rymde han från Polen och angav flera svenskar för deras »förrädiska underhandlingar med prinsessan Anna».¹⁶⁵ »Fången i slaget vid Kerkholm 1605, fördd till Krakau, och dog 1606 därstädes, på konung Sigismunds befallning afrättad såsom öfverlöpare».¹⁶⁶

Brask Peter, åren 1590—1593 i Polen såsom konungens sekreterare. Sedan år 1597 återigen i Polen, »där han 1598 biträdde kr. Sturcius vid författandet av den mot hertigen riktade stridskriften »Ansa . . . Caroli».¹⁶⁷

Bröms Hans, »följde konung Sigismund till Polen år 1598».¹⁶⁸

Dufva Olof Bengtsson, finne, »vistades länge i landsflykt i Polen, men fick 1614 . . . tillstånd att återkomma och tillträda sina förbrutna gods».¹⁶⁹

Erici Ericus junior, son till biskop i Åbo Ericus Erici, »torde vid konung Sigismunds hof i Krakau blifvit omvänd till katolska läran». I Polen bl.a. åren 1600—1604.¹⁷⁰

¹⁶⁰ Måhända Axenberg? jfr s. 30.

¹⁶¹ J. Ramsay: Frälsesläkter i Finland . . . , s. 307.

¹⁶² a.a. s. 182.

¹⁶³ F. Ödberg, Västergötlands fornminnesförenings tidskrift, 1903, II: 2—3, s. 35—36.

¹⁶⁴ S. Tunberg, Personhist. tidskr. 1922, s. 35.

¹⁶⁵ Ödberg, s. 36—37.

¹⁶⁶ Ramsay, s. 52.

¹⁶⁷ B. Linden, Sv. biogr. lex. VI, s. 69—71.

¹⁶⁸ Elgenstierna, I, s. 653.

¹⁶⁹ Ramsay, s. 90.

¹⁷⁰ a.a. s. 99.

Fleming Claes Hermansson till Lehtis, begagnade sig först av »ekonomiskt stöd» hos konungen Sigismund, men föll senare i onåd hos honom och återvände hem.¹⁷¹

Fleming Johan. »kammarjunkare hos konung Sigismund i Polen 1597».¹⁷² Återvände 1598.¹⁷³

Fogelhufvud Anders Sigfridsson, finne, nämnd i »Slaktarebencken» på sid. 92. »är synbarligen en i den genealogiska litteraturen förut okänd medlem av ätten Fogelhufvud». Rymde 1601 till Polen och vistades där ännu 1606.¹⁷⁴ »Tydiligen deserterat under de livländska fälttågen».¹⁷⁵

Frille Göran, finne, begav sig antagligen år 1597 till Polen, tjänstgjorde i Fahrensbachs förband,¹⁷⁶ levde år 1614 i landsflykt i Polen.¹⁷⁷

Grön Ivar Bartelsson, »fick framföra brevet [från Sigismund till hans broder Johan], samtidigt spridande kungliga mandat i sin väg. Han togs i förvar och hölls under bevakning, men torde sedan ha fått återvända till Polen».¹⁷⁸

Gumse Per Jacobsson, i Fahrensbachs tjänst.¹⁷⁹

Två bröder Gyllenhierta, Jakob och Christer, finnar, båda flydde år 1599 till Polen. Den förre kallade sig senare för »legat vid konungens hov i Polen» och dog år 1634, den senare dog före år 1620.¹⁸⁰

Henn Jacob, »svensk värdshusvärd i Vilna» omkr. 1650.¹⁸¹

Horn Arvid Henriksson, »följde hertig Sigismund till Polen 1587».¹⁸²

Horn Jakob Klasson, »konung Sigismunds kammarjunkare . . . dog ogift i Polen dit han flyktade efter konung Sigismund . . . och varest han levde av en liten pension, sedan han mistat all sin egendom i Sverige».¹⁸³
»Förgäves medels sin skrift Res in Finnia sökt återvinna Sigismunds gunst.»¹⁸⁴

¹⁷¹ Anthoni, Konflikten, s. 123—128; annorlunda hos Ramsay, s. 122.

¹⁷² Elgenstierna, II, s. 735.

¹⁷³ Ramsay, s. 119.

¹⁷⁴ Anthoni, Konflikten, s. 124.

¹⁷⁵ Anthoni, En förteckning, s. 65.

¹⁷⁶ Anthoni, Kring . . ., s. 195.

¹⁷⁷ Elgenstierna, II, s. 845. Anthoni, Konflikten, s. 344 citerar ett brev som Dufva skrivit till honom och där denne försöker förmå honom att återvända till hemlandet, men »Frille återvände aldrig».

¹⁷⁸ Anthoni, Konflikten, s. 333.

¹⁷⁹ Anthoni, Kring . . ., s. 195.

¹⁸⁰ Elgenstierna, III, s. 293.

¹⁸¹ Wieselgren, Hist. tidskr. 1882, s. 154; Walde, NTBB, s. 89.

¹⁸² Ramsay, s. 183.

¹⁸³ Elgenstierna, III, s. 686.

¹⁸⁴ Anthoni, Konflikten, s. 128.

Huggut Henrik Matsson, finne, rymde 1600 till Estland. »Nämnas senast sasom bosatt i Polen 1607». ¹⁸⁵

Jonsson Henrik, svensk-polsk kapten, levde omkr. 1641 i Warszawa. ¹⁸⁶

Kopp Polykarpus, Johan III:s köksmästare, »flydde 1599 till Polen». ¹⁸⁷ Sedermera i Fahrensbachs tjänst. ¹⁸⁸

Lillieroth Svante Hansson, återvände år 1600 hem. ¹⁸⁹

Lind Anders Persson, 1598 »följde konung Sigismund till Polen och vistades där 1600, men återkom sedermera». ¹⁹⁰

Norr eller Galle Anders, vistades i Polen åren 1618—1619 »i tjänst hos Johan Sparres änka Margareta Brahe, men mottog samtidigt understöd från Sverige för spionrapporter, som han från Danzig utsände till Rusing, vilken i sin tur meddelade dem till konungen och rikskanslären». ¹⁹¹

Ribbing Erik Pedersson, efter 1598 »landsflyktig i Polen, men återkom sedan och fick nåd» (före år 1605). ¹⁹²

Ribbing Mauritz Christoffersson, »landsflyktig med konung Sigismund till Polen». ¹⁹³

Ruuth Didrik Persson, finne, latinsk skald, »För sin katoliserande riktning och som anhängare af Sigismund förvisad 1602, afled han under sin landsflykt i Danzig, i pestilential, före 1617 ... Under sin vistelse därstädes icke hade låtit sig bruka i någon tjänst mot fäderneslandet». ¹⁹⁴

Sarfve Sigfrid Henriksson, »hertig Sigismunds sekreterare 1588 och ännu i Sigismunds tjänst 1599 ... Afhördes icke vidare». ¹⁹⁵

Skytte Mauritz, »nämnas bland dem som begåfvö sig i landsflykt till Polen, och torde där afflidit». ¹⁹⁶ »Flytt år 1602, emedan han hotades av anklagelser för en svår misshandel med dödlig påföljd». ¹⁹⁷ Enligt en annan uppgift »rymt över gränsen till Ryssland». ¹⁹⁸

¹⁸⁵ Ramsay, s. 191.

¹⁸⁶ Walde, NTBB, s. 78.

¹⁸⁷ Elgenstierna, VI, s. 290.

¹⁸⁸ Anthoni, Kring ..., s. 196.

¹⁸⁹ Anthoni, Konflikten, s. 126.

¹⁹⁰ Elgenstierna, V, s. 6.

¹⁹¹ Tor Berg, Efterord till Slaktarebenck, s. V.

¹⁹² Elgenstierna, VI, s. 291.

¹⁹³ a. a. s. 289.

¹⁹⁴ Ramsay, s. 361.

¹⁹⁵ a. a. s. 374.

¹⁹⁶ a. a. s. 408.

¹⁹⁷ Anthoni, En förteckning, s. 66.

¹⁹⁸ Anthoni, Konflikten, s. 229, not 5.

Slatte Claes Vernersson, begav sig år 1597 till Polen och erhöll från konungen befattningen som »ståthållare på Weissenstein och över dess län i Estland 1598; uppgav fästningen vid hertigens infall och flydde till Polen . . . levde landsflyktig i Polen 1600».¹⁹⁹

Stiernkors Måns Ivarsson, rymde 1599 »med sin broder Karl och andra af Sigismunds anhängare till dennes hof . . . Afled i Polen 1628». Gifte sig där med Katarina Zibet, »sannolikt dotter af engelsmannen Henrik Zibet, som vistades vid polska hofvet».²⁰⁰ År 1600 anförare för den svenska gruppen i Fahrensbachs förband.²⁰¹ Brodern »stannade i utlandet till sin död».²⁰²

Stubbe Gottskalk Olofsson, »torde redan under 1500-talet hamnat i Polen, och utan tvifvel var det för hans skuld, som faderns efterlämnade gods år 1599 konfiskerades». Hans fader var i Sigismunds tjänst i Polen.²⁰³

Stålarb Åke Svantesson, 1600 i Fahrensbachs förband, sedan »haver en tid lång låtit bruka sig i Russland emot de moskoviter». Återvände 1613.²⁰⁴

Tott Hans Claesson, »vistades efter 1599 i Polen; levde 1603, men hans vidare öden okända».²⁰⁵ Hans broder Henrik begav sig 1599 av hälsoskäl till Riga och dog där 1602 eller 1603.²⁰⁶

Tönne Göransson var i början »iblandh dhe oprooriske», erhöll 1600 ett lejd-brev med tillåtelse att återvända till Finland, »dock för att snart åter sälla sig till de politiska flyktingarna i Polen».²⁰⁷

Ulf sax Per Lindormsson, medföljde 1598 konungen till Polen. Med anledning av hans brev från den 20 mars 1603 till Gustav Stenbock blev hans hustru Brita fängslad och hösten samma år avrättad.²⁰⁸ Dog i Polen efter 1606.²⁰⁹

IX.

För att göra bilden fullständig, må ytterligare följande två detaljer påpekas:

Under svensk-polska kriget erövrade polackerna år 1601 slottet Wolmar och togo hela garnisonen med kommandanterna Jakob Pontusson

¹⁹⁹ Elgenstierna, VII, s. 335.

²⁰⁰ Ramsay, s. 434.

²⁰¹ Jfr s. 47.

²⁰² Ramsay, s. 433.

²⁰³ a. a. s. 440.

²⁰⁴ Anthoni, Konflikten, s. 339—341.

²⁰⁵ Elgenstierna, VIII, s. 340.

²⁰⁶ Anthoni, Konflikten, s. 124—125. En förteckning, s. 65.

²⁰⁷ Anthoni, Konflikten, s. 122.

²⁰⁸ Ödberg, s. 32.

²⁰⁹ Elgenstierna, VIII, s. 497.

de la Gardie och hertig Karls son Karl Gyllenhielm till fånga. Garnisonen försattes snart på fri fot, men de båda högt uppsatta fångarna fingo följa de segrande polska trupperna till Wilno (i Gyllenhielms memoarer kallat för Willden) samt därifrån till Rawa »uthi Masuren, tolf mil ifrån Warsow». Där »moste thesse båda fångar på Rawa mycken spott och förviltelse aff sin pristaff, för:de Wiesiolowskij lijda och uthstå, allra mest medh smådth ordh och lögnacktige beskyllningar på H. F. N:de herligh Carl». Jakob de la Gardie fick snart tillstånd att lämna fängelset, »men han vägrade länge att överge sin vapenbroder»²¹⁰ och återvände hem först år 1606. Hertig Karls son var däremot en alltför värdefull gisslan i Sigismund III:s hand för att utan vidare skulle kunna släppas. Han satt således som fånge först i Rawa, sedan en tid i Marienburg i Preussen, slutligen återigen i Rawa. Han fick under denna tid hålla sig med två betjänter, »Johan Kerner benempndh» samt »Hindrich Finne benempndh». Dessa i fångenskap tillbragda år torde ej ha varit alltför lätta, ty enligt Gyllenhielms egna uppgifter måste han t.o.m. i sex och halvt år bära fjättrar. Han fick lämna fängelset och återvända till hemlandet först efter sin faders död, år 1613.²¹¹

Och slutligen den sista detaljen: På sin tid var Vadstena kloster stort och berömt, känt icke endast i Sverige, utan i hela det humanistiska Europa, med vilket det upprätthöll talrika förbindelser. Denna glanstid upphörde emellertid nästan samtidigt med reformationens genomförande. År 1550 lämnade de sista munkarna Vadstena, och år 1595, när klostret stängdes, fanns det knappast kvar mer än 8 nunnor. Dessa saknade numera verksamhetsfält i sitt eget land och beslöto att ännu samma år eller senast under våren följande år för återstoden av sitt liv söka sig en fristad i dotterklostret i Danzig. Om deras senare öden veta vi endast så mycket, att fyra resp. fem nunnor stannade i Danzig, bland dem abbedissan Katarina Olofsdotter (den sista av dem dog år 1638), de övriga tre eller fyra däremot »torde hafva fortsatt sin färd, man vet ej säkert hvart, men det synes sannolikt att målet varit någon ort i Polen, troligen staden Lublin, dit de lockats genom inbjudning af någon utskickad eller anhängare af k. Sigismund».²¹²

²¹⁰ B. Boëthius, Sv. biogr. lex. X, s. 638.


²¹¹ De anförda fakta samt citaten äro hämtade ur Karl Gyllenhielms anteckningar, utgivna i Historiska handlingar bd 20. Jfr även: Helge Almquist: Bidrag till kritiken av Karl Karlsson Gyllenhielms memoarer, Svensk humanistisk tidskrift, 1917, s. 291—295, samt samma förf:s Carl Carlsson Gyllenhielms avsked från »fångelseskolan», Sv. Dagbl. 21. 5. 1938.

²¹² Robert Geete: De sista nunnorna i Vadstena, Personhist. tidskr. 1914, s. 14. Även O. Walde, NTBB, s. 103.

POLONICA W SZWECJI

OLTARZ W NÄSHULT

W kościele paraf. w Näshult (Östra härad, Jönköpings län, Småland) zachowany jest późnogotycki ołtarz drewniany, podług miejscowej tradycji pochodzący z Polski, zabrany stamtąd jako zdobycz wojenna na pocz. 18 w. przez wojska Karola XII-go i podarowany kościołowi w Näshult przez karolińczyka, majora Larsa Fixenhielma.¹

Zabytek, późnogotycki tryptyk drewniany składa się z predelli, szafy ołtarzowej z grupą rzeźbioną, dwóch par skrzydeł — wewnętrzne rzeźbione, ich odwrocie i zewnętrzne skrzydła malowane (fig. 1). Ołtarz w całości wykonany w drzewie dębowem. Wymiary zamkniętego ołtarza: wys. 192 cm, szer. 168 cm, głęb. 36 cm.² Na odwrocie szafy  ołtarzowej wycięty gmerk:

Główną środkową grupę ołtarza stanowią trzy rzeźbione figury (fig. 2) stojące w nyzach pod baldachimami. W środku Chrystus zmarłychwstały, w cierniowej koronie, prawą ręką ujmuje ranę w boku. Atrybut pierwotnie trzymany w lewej ręce — zapewne chorągiew Zmarłychwstania, zaginał.³ Po prawej stronie ś. Zygmunt w koronie królewskiej, ubrany w zbroję w płaszczu zarzuconym na ramiona, w prawej ręce miecz, ostrzem wsparty o ziemię (zachowana tylko rękojeść), w lewej berło. Po lewej stronie Chrystusa ś. Katarzyna Aleks. w królewskiej koronie. Atrybut w prawej ręce (miecz) zaginał. W lewej ręce fragment koła. Architektura nyz z baldachimami rzeźbiona, w typowe formy flamboyant.

Skrzydła rzeźbione.

Skrzydła wertykalnie podzielone na dwa pasy, w każdym z nich stoją po trzy figurki świętych, rzeźbione, pod baldachimami ostrołukowymi

¹ Pierwszą wiadomość o omawianym ołtarzu podał mi mój przyjaciel, p. Helge Franesson w Norrhult, za co mu na tym miejscu składam serdeczne podziękowanie.

² Przytoczone dane zaczerpnięte z rękopiśmiennych notatek inwentaryzacji: »snabb-inventarisatien» w Kgl. Vitt. o. Antikv. Akademi w Sztokholmie, teka »Näshult».

³ Pojęcia: prawy — lewy, w opisie heraldyczne.

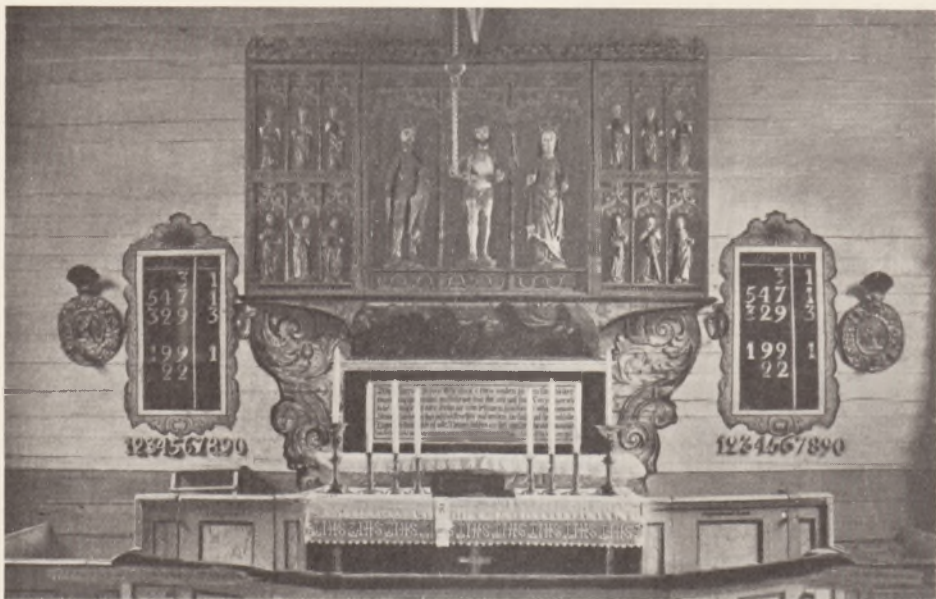


Fig. 1.

podobnie jak w środkowej grupie, jednak bez wolno stojących kolumniek z podziałem na osobne nysze. Postacie świętych ustawione są następująco, poczynając od góry, od prawej ku lewej:

Prawe skrzydło.

1) ś. biskup (Wojciech?), atrybuty zagubione: w prawej ręce trzymał przypuszczalnie pastorał, w lewej palmę męczeńską.

2) żeńska święta (ś. Katarzyna?) w koronie królewskiej, atrybut w prawej ręce zaginął — gest trzymanej palmy lub miecza, na lewej leży poziomo książka.

3) ś. Jan Ew., w lewej ręce kielich.

4) ś. Paweł, brodaty, bez nakrycia głowy, atrybut — miecz trzymany w prawej ręce, zaginął. W lewej księga.

5) archanioł Michał, w stroju diakona, stoi na smoku. Atrybut trzymany w obu rękach, włócznia którą przebija smoka, zaginął.

6) ś. Jakób starzy, w czapce pielgrzymiej. W prawej ręce księga półotwarta, otwarte miejsce przytrzymane palcem wskazującym. Atrybut w lewej ręce, laska pielgrzymia, zaginął.

Lewe skrzydło.

1) ś. Piotr, w prawej ręce klucz, w lewej księga.

2) ś. Barbara, w koronie królewskiej. Atrybut w prawej ręce uszkodzony, widocznie reszta kielicha, w lewej wieża.

3) ś. Norbert, w stroju biskupim. W prawej ręce pastorał (zachowana tylko dolna część od ręki do ziemi), w lewej monstrancja typu cylindrycznego, której środek zaginał.

4) ś. Juda Tadeusz, w prawej ręce księga w oprawie workowej, lewa oparta na zaginionym atrybucie, jakby główni miecza (odmiennie od zwyczajnego atrybutu — maczugi).

5) ś. Andrzej, trzyma oburącz wsparty przed sobą na ziemi »krzyż ś. Andrzeja».

6) ś. Wawrzyniec, w stroju diakona. Prawa ręka swobodnie opuszczona, widocznie nigdy nie trzymała żadnego atrybutu. Lewa ręka pierwotnie oparta na rusztach, atrybut zaginał.

S k r z y d ł a m a l o w a n e (fig. 3—4).

Odwrocie skrzydeł wewnętrznych oraz skrzydła zewnętrzne tworzą zamknięty cykl 8 obrazów, malowanych pierwotnie przypuszczalnie temperą, później kilkakrotnie gruntownie przemalowane farbą olejną. Cykl przedstawia Pasję od modlitwy w Ogrojcu do Złożenia do grobu włącznie. Chronologiczny porządek scen został pomieszany, widocznie w późniejszych czasach.⁴

¹/₇: *Modlitwa w Ogrojcu*. Chrystus klęczy na pierwszym planie po lewej przed skałą, na której stoi kielich. Z prawej na przedzie trzej śpiący apostołowie. W głębi w środku zbliża się orszak siepaczy z Judaszem na czele. Krajobraz zupełnie rozwinięty, scharakteryzowany dość sumarycznie kilku krzakami i drzewami, ogrodzeniem z bramką i pagórkiem w głębi. Niebo złote.

²/₈ (fig. 4): *Chrystus przed Piłatem*. Chrystus stoi z prawej przed Piłatem, otoczony siepaczami w zbrojach. Z lewej na tronie siedzi Piłal w atłasowej sukni z czapką gronostajową na głowie, w głębi za nim sługa nalewa do miednicy wody z dzbana. Tron i zaplecze zarzucone tkaniną w drobny wzór konieczyny.

⁴ W obecnym stanie przedstawia się cykl pasyjny przy zamkniętych skrzydłach wewnętrznych a otwartych zewnętrznych następująco:

1	3	5	7
2	4	6	8

powinien zaś być następująco zestawiony:

7	3	5	1
8	4	6	2

przeczmy odczytuje się sceny chronologicznie: 7, 8, 4, 6, 3, 5, 1, 2. W opisie trzymam się porządku *chronologicznego* z własną numeracją, podając w nawiasie numerację podług pierwszego z przytoczonych wykresów — stanu obecnego.



Fig. 3.

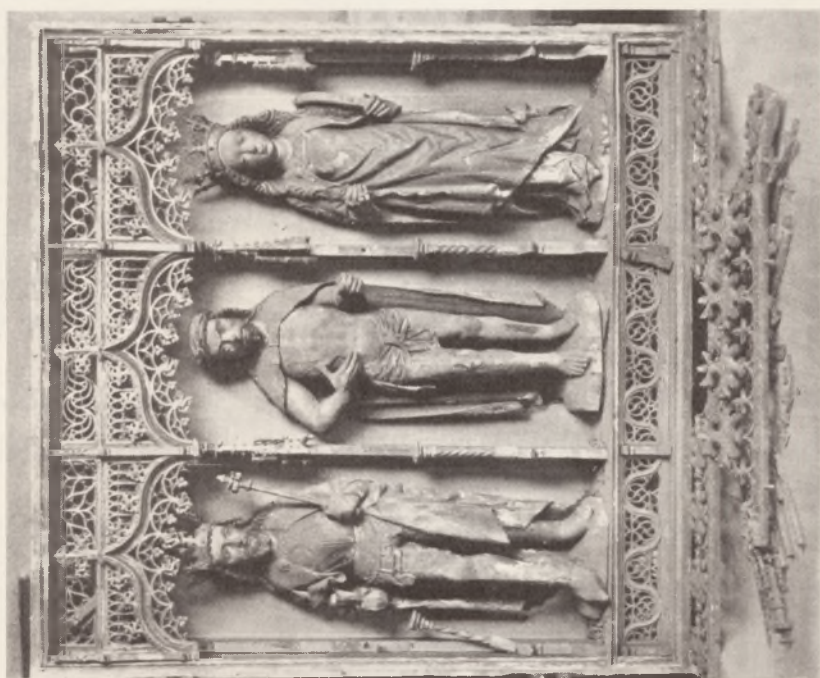


Fig. 2.

$3/4$ (fig. 3): *Biczowanie*. Chrystus nagi z perisonium, przywiązany tyłem do słupa z rękami wzniesionymi, otoczony siepaczami z różgami i dyscyplinami. Z prawej w głębi orszak dostojników żydowskich. Scena dzieje się we wnętrzu pałacu z oknem w głębi oraz wielką bramą z lewej, przez które widać krajobraz. Posadzka kamienna w kwadratowy wzór, o dość poprawnej perspektywie.

$4/6$ (fig. 3): *Cierniem koronowanie i naigrawanie*. Chrystus siedzi na ławie kamiennej w podobnym do poprzedniego wnętrzu. Ciało okryte ranami, zarzucony płaszcz. Po bokach na pierwszym planie oprawcy plwają i naigrawają się. W głębi inni zaciskają drągiem koronę cierniową na głowę. W głębi po prawej dostojnicy żydowscy.

$5/3$ (fig. 3): *Niesienie krzyża*. Scena połączona z epizodem z ś. Weroniką. Chrystus idzie z krzyżem na ramieniu od prawej ku lewej, prawą ręką oddaje klęczącej na pierwszym planie Weronice chustę z odbiciem »weraikonu«. Szymon Cyrenejczyk podtrzymuje podstawę krzyża. Dookoła siepacze, cały orszak wychodzi z bramy miejskiej po prawej, w głębi widok Jeruzolimy.

$6/5$ (fig. 3): *Ukrzyżowanie*. Chrystus martwy wisi na niskim krzyżu. Po prawej mdlejąca N. P. Maria, podtrzymywana przez ś. Jana Ew., za nimi dwie święte niewiasty. Z lewej grupa rycerzy i żydów. W głębi krajobraz i wieże Jeruzolimy.

$7/1$: *Zdjęcie z krzyża*. Józef z Arymatei trzyma oburącz sztywne, martwe ciało, podtrzymane pod prawe ramię przez stojącego w głębi na drabinie Nikodema. Z prawej klęczy, wyciągając ręce do Chrystusa, N. P. Maria, za nią stoi ś. Jan Ew. W głębi krajobraz.

$8/2$: *Złożenie do grobu*. Ciało Chrystusa składają do sarkofagu w grocie Józef z Arymatei i Nikodem. Grupa w głębi nachylona nad sarkofagiem: N. P. Maria, ś. Jan Ew. i ś. Maria Magd. W głębi po prawej widoczna podstawa krzyża z opartą drabiną. Krajobraz.

Z e w n ę t r z n e s k r z y d ł a zamknięte tworzą jedną scenę, przedstawiającą Mszę ś. Grzegorza (fig. 5). Papież klęczy przed ołtarzem odprowadzając Mszę ś., w otoczeniu diakonów z których jeden trzyma tiarę papieską. Na ołtarzu zjawia się Chrystus z krzyżem, z rany w boku spada strumień krwi do kielicha. Za Chrystusem narzędzia Męki Pańskiej, głowy oprawców, Judasza całującego Chrystusa, ś. Piotra i inne. Z otworu w posadzce koło ołtarza z prawej dusze ogarnięte płomieniami wyciągają z czyścica ręce do Chrystusa. Kompozycja w całości naiwna, ogranicza się jednak świadomie do realistycznego przedstawienia zasadniczych punktów wydarzenia i związanych z nim ideowo symbolów.

P r e d e l l a (fig. 6) malowana powtarza scenę modlitwy w Ogroju



Fig. 4.



Fig. 5.

z tą różnicą, że rozbudowana ona została cyklicznie przez trzykrotne powtórzenie postaci Chrystusa. Kulminacyjny punkt przeniesiony ku lewej stronie, gdzie Chrystus upadł na ziemię pogrążony w modlitwie, w głębi zbliża się przez bramkę w ogrodzeniu orszak siewpacy z Judaszem na czele. Poza ramami właściwego obrazu predelli na wydłużonych silnie konsolach podtrzymujących szafę ołtarzową nazwiska i gmerki w tarczach herbowych — z prawej: dirck hawerbeke, z lewej: hans hawerbeke. Napisy minuskułą gotycką.

Z artystycznego punktu widzenia zabytek nie przedstawia większego interesu. Zarówno rzeźby jak i obrazy wykazują bardzo prowincjonalny charakter. Rzeźby, zwłaszcza figurki na skrzydłach i ich uszeregowanie są w duchu półn. niemieckim. Malowidła, o wiele ciekawsze od rzeźb, opisują w niewyszukany sposób Mękę Pańską. Charakterystyczny dla nich jest pewien naiwny realizm, chyba w bardzo odległy sposób nawiązujący do flamizmu, a będący zapewne głównie wynikiem indywidualnej obserwacji natury przez artystę, co z kolei również leży w duchu epoki. Sceny niezłe skomponowane ograniczają się do niewielkiej ilości niezbędnie potrzebnych działających osób. W niektórych scenach jednak (Niesienie krzyża, Biczowanie) artysta nie waha się przed wprowadzeniem większej ilości osób, co jednakże łatwo doprowadza do pewnego przepełnienia rozsadzającego niejako ramy obrazu (Chrystus przed Piłatem, Cierniem koronowanie). Możliwe, że obrazy powstały w jakimś polskim warsztacie cechowym w Poznaniu lub na prowincji wielkopolskiej. Stylistycznie nawiązują do malarstwa półn.-zach. Niemiec, ściślej określwszy obszaru westfalsko-brunświckiego. Bliższa analiza porównawcza, narazie niestety niemożliwa z powodu braku materiału porównawczego, da może zadowolający wynik w tym kierunku. Czas powstania zabytku należy położyć na drugą połowę 15 w.

Podług miejscowej tradycji został ołtarz zabrany z jakiegoś polskiego klasztoru w czasie wielkiej wojny północnej.⁵ Transport tak wielkiego zabytku przedstawiał znaczne trudności, dlatego też król Karol XII wyznaczył 12 żołnierzy, wszystkich pochodzących z Näsuhult, aby na ramionach przenieśli ołtarz do Gdańska. Stamtąd zabrany statkiem do Kalmaru ciż sami karolińczycy przenieśli go już do samego Näsuhult.

Donatorem ołtarza jest wspomniany wyżej Lars Fixenhielm, którego epitafium znajduje się w kościele. W czasie kampanii Karola XII-go służył on w pułku jazdy Smålandii i to na początku w dość niskim stopniu służbowym: pisarz do ²²/₉. 1702, kapral do ¹⁰/₈. 1704, adjutant do ²⁴/₄. 1705, drugi kornet do ¹⁴/₃. 1706, przez cały ten okres jeszcze pod nazwiskiem

⁵ Artykuł: Småländskt kyrkojubileum, w: Stockholms Tidningen, ²¹/₁. 1932.



Fig. 6.

Lars Fix, gdyż dopiero w r. 1716 otrzymał indygenat szlachecki i nazwisko Fixenhielm.⁶ Byłoby to dość szczególnym wypadkiem, aby pozwolono podoficerowi czy oficerowi niższego stopnia zabierać tak znaczną zdobycz wojenną i transportować ją kosztem wielkich nakładów do Szwecji. Zachodzi tu może wypadek wynagrodzenia szczególnie wybitnej zasługi na polu walki.

Wykreślanie drogi odbytej przez pułk smålandzkiej jazdy przez Polskę napotyka na wielkie trudności wobec licznych wypraw wzdłuż i wszerz okupowanego kraju. Najważniejsze etapy drogi to: Inflanty (1701), Warszawa, Wilno, Kliszów (1702), nad Bugiem, Kamień, Pułtusk (1703), Warszawa (1705).⁷ Jedyne szczęśliwy przypadek mógłby w ewent. pozostałych papierach rodziny Fixenhielm dać jakąś wskazówkę, która by rzuciła nieco więcej światła na sprawę pochodzenia tego polskiego zabytku w dalekiej zapadłej wsi szwedzkiej.

⁶ *Lewenhaupt, A.*, Karl XII:s officerare, I—II, Stockholm 1920; *Ennes, B. A.*, Biografiska Minnen af Konung Carl XII:s Krigare etc., I, Stockholm 1818, str. 162.

⁷ *Bergman, C. J:son*, Kungl. Smålands Husarregementes historia 1543—1919, Eksjö 1919, str. 32—36.

Fig. 1: Foto K. Holmér, Virserum.

Fig. 2—6: Zbiory Kgl. Vitt. o. Ant. Ak.

RECENSIONER OCH NOTISER.

POLONICA I SVERIGE 1940—41.

Till de få arbeten av svenska slavister som behandla polska lingvistikiska problem kommo nästan samtidigt två större avhandlingar: Knut-Olof Falk, *Wody Wigierskie i Huciańskie studium toponomastyczne* (Uppsala 1941, bd 1—2) och Birger Calleman, *Les voyelles nasales sont-elles nasalisées?* (Lund 1941). Det första arbetet framlägger resultat av toponomastiska forskningar i Suwałki-området i Polen. Det tillämpar för första gången de skandinaviska metoderna i Ortsnamnsforskning på det balto-slaviska lingvistikiska området. Det andra arbetet är en analys av de polska nasalvokalernas fysiologi som leder till en ny hypotes om deras natur och utveckling.

August Hahr's *Drottning Katarina Jagellonica och vasarenässansen*¹ är en skildring av förhållandena på konstkulturens område under den tid, då Kraków skulle vara en »förbindelselänk mellan Italien och Norden». Boken är rikligt illustrerad och torde vara av intresse för alla dem, som syssla med de kulturella förbindelserna i svensk-polsk historia.²

Ur polska litteraturen ha vi två översättningar att registrera. Sergiusz Piasecki, *Mörkrets makter (Bogom noczy rowni)*, övers. av Ellen Anckarsvärd (Sthlm, Hökerberg, 1940), är en fortsättning på *Femte etappen*. Rent litterärt sett visar den ett framsteg i Piaseckis berättarkonst, ehuru några funderingar »om boken skall räknas till den stora litteraturen» (rec. i Sv. Dagbl.) här knappast kunna komma i fråga. Svenska Dagbladets recensent vill f.ö. inte bedöma saken, utan säger blott att »underligt vore om denna egendomliga bok bortom sant och falskt med sin sällsamma blandning av trancetillstånd och realistiskt

¹ Studier i vasatidens konst och svensk-polsk-italienska förbindelser. Skrifter utgivna av Humanistiska Vetenskaps-Samfundet i Uppsala, 34: I, Uppsala 1940.

² Jfr: *Drottning Katarina Jagellonica och vasarenässansen*, Svio-Polonica II, s. 19—30. Jfr också: *Katarina Jagellonicas grav i Uppsala Domkyrka* (Uppländsk bygd, 1940, s. 143—153).

utskurna miljöer bara skulle fladdra fram som en läderlapp ur ett dunkelt skrymsle och försvinna i skymningen».³ Leopold Binental *Chopin*, (övers. av Knut-Olof Falk, företal av Tobias Norlind, Sthlm, 1940) är den fjärde boken om Chopin på svenska⁴ och nästan alla recensenter påpeka, att det är den mest sakliga och objektiva, att Chopin »endast sällan har blivit så rättfram och i viss mening nyktert behandlad, som av sin sentida landsman Leopold Binental i denna väldokumenterade biografi». Boken har också en annan aspekt: översättningen är inte endast »välflytande», som recensenterna anmärka, den återger originalets mest subtila nyanser, t. ex. i några polska brev som äro mycket svårlästa och svår-förståeliga.

Bland historiska arbeten som beröra polska frågor skall man först och främst nämna två viktiga verk: Nils Ahnlunds *Axel Oxenstierna intill Gustav Adolfs död* (Sthlm, Norstedt, 1940) samt Kjell Kumliens *Karl Knutsson i Preussen 1457—1464* (Sthlm, Wahlström och Widstrand, 1940).

Några intressanta uppgifter om polonica i svenska boksamlingar ger Oscar Walde i en uppsats, *Bielkeättens insatser i svensk bibliofili med särskild hänsyn till Bielkebiblioteket på Skokloster* (Nordisk Tidskrift för bok- och biblioteksväsen, 1940, 1, s. 1—45). Ett bidrag till kunskapen om de svensk-polska förbindelserna utgör också K. E. Stenebergs utredning angående tillkomsten av Livrustkammarens »Lochnerrustning», som intar främsta platsen bland Livrustkammarens rustningar. Författaren fastställer att den var utförd för den polske konungen Sigismund II Augusts räkning.⁵ Det bekräftas ytterligare genom ett brev publicerat av R. Przewdziecki.⁶

Mitt liv i Polen,⁷ *Panik i Polen*,⁸ *Hamlet i Polen*,⁹ äro namnen på två böcker och en novell, som utkommo under år 1941. Alla innehålla i titeln ordet Polen och torde alltså böra betraktas som polonica, men alla tre

³ *Dagdrömmar i Minsk* (Sv. Dagbl. 30 9 1940). Jfr också: *Mörka tider* (Soc. Demokraten, 9 1 1941); *Spioner i Ryssland* (St. Tidningen, 29 9 1940).

⁴ Jfr C. G. Nyblom: *Frédéric Chopin* (Sthlm 1917); A. Hillman: *Chopin* (Sthlm 1920); Ina Lange: *Frédéric Chopin och hans älskade* (Sthlm 1921).

⁵ Karl Erik Steneberg: *Livrustkammarens Lochnerrustning* (Svenska Vapenhistoriska Sällskapets Årsskrift 1940—41, s. 67—77).

⁶ Renaud Przewdziecki: *Sigismund Augusts av Polen rustning i Livrustkammaren* (Livrust Kammaren, bd 2, häfte 8, Sthlm 1941, s. 117—130).

⁷ Prinsessan Virgilia Sapieha: *Mitt liv i Polen* (Sthlm, Hökerberg, 1941).

⁸ Boguslaw Kuczynski: *Panik i Polen* (Sthlm, Fahlerantz och Gumelius, 1941, övers. från förf. tyska manuskriptet av Nils Holmberg).

⁹ Fredrik Böök: *Hamlet i Polen* (Samlingen *Danserskan i Aleppo*, Sthlm, Bonniers, 1941; tryckt förut i *Veckojournalen* 1941).

äro mera skildringar (ibland tendensbetonade) av vissa subjektiva upplevelser än skildringar av Polen.

Z. F.

POLSKA VATTENAMN.¹

En avhandling, som vad ämnesvalet beträffar måste anses vittna om självständighet och starka personliga intressen, har för något mer än ett år sedan ventilerats i Uppsala. Det kan ifrågasättas huruvida slavistiken i dess helhet äger någon motsvarighet till detta arbete. Icke så att förstå att slavisk namnforskning skulle ha varit ett helt försummat område. Inom nordisk slavistik ha vi exempelvis Ekbloms bekanta analyser. Men säkerligen har icke tidigare för en och samma avhandlings skull bedrivits ett så ingående arkivstudium och framför allt icke ett så omfattande arbete i terrängen och i friska luften som i detta fall.

Redan disputationen visade, att det knappast är möjligt att rikta några verkligt allvarliga anmärkningar mot detta arbete. Det är förvisso tacksamt att ge sig på något nytt och obearbetat; förtjänsten av att ensam framskaffa ett så rikt material som detta blir därav icke mindre. Man förstår att det icke skett utan stor möda och besvär. Bearbetningen är ju dessutom omsorgsfull och mångsidig. Långa partier läsas med känslan av att de äro väl genomarbetade. Åtskilliga tydningar av namnen verka också fullständigt övertygande. Författaren uttrycker sig ofta nog med stor säkerhet och man är också tacksam för att han med bestämdhet säger ifrån när i ett givet fall något ytterligare icke kan eller bör sägas. Om behandlingen av namnen blivit ojämn i en del fall, så beror detta i regel på materialet. Följande anmärkningar gälla närmast dialekten i området i fråga.

Man hade säkerligen kunnat önska några mera precisa uppgifter om folkmålen i trakten av Wigry. Författaren hänvisar här till Nitschs framställning av år 1909. Denna har emellertid haft andra utgångspunkter och avsikter. Det är också litet svårt att försona sig med tanken att det sedan den tiden icke skulle ha inträtt en del förskjutningar. Det ligger dock ett stort krig emellan, en nära 20-årig period av aktiviserat skolväsen och livligare förbindelser med det centrala Polen. Området låg förvisso alltjämt en smula på sidan om de stora stråkvägarna, men bortåt 30 år ha förflutit mellan de båda undersökningarna; en ny generation

¹ Knut-Olof Falk: Wody Wigierskie i Huciańskie. Studium toponomastyczne I—II, Uppsala 1941.

har trätt till. Dessutom äro författarens anteckningar säkerligen mera omfattande och mångsidiga än de som stodo Nitsch till förfogande. I själva verket torde ingen äga ett så stort material från detta område. Författaren är intimt bekant med dialekten och det var icke Nitsch.

Det är dock ingenting som hindrar den intresserade läsaren att själv draga vissa slutsatser. Då det egentligen är sjö- och vattennamnen som äro föremål för författarens intresse och icke dialekten, har han ej haft anledning att anföra normaliserade dialektformer på det sätt som varit det vanliga i dialektavhandlingar. Av allt att döma anför författaren råmaterialet så som han uppfattat och nedtecknat detsamma. Men tydligen föreligga åtskilliga tryckfel, i och för sig oundvikliga, när man vet att arbetet tryckts i Sverige. Och detta försvårar bedömandet av dialekten som sådan. Man kan icke veta vad som är tryckfel och vad som är »oregelbundenheter». Granskningen försvåras ytterligare av att man icke alltid vet vad symbolerna betyda. Detta gäller exempelvis *ř*. Vanligen finner man *ř* som beteckning för »ogpol *ř*» (s. 24). Men man finner även ett antal skrivningar med *ž* som beteckning för *ž* och *rz*: *žubrůfka*, *žadnyx* (92) *pševažnie* (181) *žydem* (98), *vežba* (2 ggr, 162), *růžna* (178). Är då detta *ž* ett annat ljud än *ř* eller tryckfel?

Tyvär har man också anledning befara att en del former putsats upp så att de exempelvis i fråga om palatalisering, assimilation och sandhigrupper mera kommit att överensstämma med den karakteristik man i allmänhet ger av dessa områden. Detta är beklagligt då ju dessutom denna karakteristik som nämnt vilar på ett material som är mindre omfattande än författarens eget. Ett fel ger anledning till några reflexioner. På skissen s. 153 står *iest mēnzy*, men på rad 4 samma sida står *iest' mēnzy* gällande samma uttalande. Är *iest* fel avskrivet eller är *iest'* tryckfel? Man har nog närmast intrycket att *iest'* är efterputs. (Det skulle f.ö. vara ganska svårt att med örat uppfatta palataliseringen av *t* än mera graden därav. De båda ljuden äro ju så helt olika för övrigt.) På det hela taget frapperas man av den utsträckning i vilken dentala explosivor palataliseras av ett följande mjukt ljud, medan exempelvis *n* ej uppvisar sådan påverkan. I *benže* (117) hade detta exempelvis varit mycket rimligt. Förekomsten av detta oassimilerade *n* är nästan undantagslös, men man ställer sig frågande. Uttalsformer som *vykrěncist-* (s. 27, 111, 112, 142) *jenžešont* (113) *vonžutka* (153, 156) *valenžika* (158, 159) *gatenžiste* (215, 216) *grönžik* (222) äro ganska osannolika. Ett uttalande i detta ämne återfinnes hos Nitsch (Rocznik Slawistyczny III, s. 112). Han påpekar här avsaknaden av *ń* före konsonant. Sålunda förekomma former som *slonce*, *skoncy*. Nitsch uttrycker sig här ofullständigt. Han kan ej gärna

mena annat än att *n* förlorat sin ursprungliga palatalitet före *hård* konsonant. Uttalandet kan knappast gälla typen *beńže*. Naturligtvis är situationen en annan i exempelvis *uodbenz'e* med ett svagt palataliserat *z*.

Här gjorda anmärkningar kunna ha betydelse om man vill göra klart för sig de tendenser, som karakterisera området. Det måste ju då bli fråga om proportionerna mellan företeelser tillhörande samma kategori. De folkmål det här är fråga om äro inte mindre enhetliga än andra. Det verkar ganska onödigt att påpeka deras bristande homogenitet. Säger man att *ó* inte konsekvent tillämpas (sid. 25) så låter det t.o.m. som om man förebrådde de stackars bönderna för deras bristande kunskap om ljudlagarna. Man får nog finna sig i att *ó* lika litet som andra »fonem» uppträder konsekvent. I själva verket vore det också mera intressant att söka utröna vad relationen mellan frekvenserna för *ó* och *o* kan ha att säga beträffande utvecklingen.

Det av författaren anförda materialet är emellertid som nämnt tillräckligt för att läsaren själv skall kunna i korthet karakterisera dialektområdet. Jämför man härvid med det bildade språket i Warszawa från motsvarande år, kommer man till följande resultat. Beträffande konsonanterna så framträder palataliteten på ungefär samma sätt som i Warszawa. Bland *l*-ljuden synes *ł* vara den normala motsvarigheten till Warszawas *u*. Det drag som är mest i ögonenfallande är givetvis »mazurzenie». (Former som *nażywa śe, dobiżeńa* (sid. 25) ha givetvis en gång någonstädes uppkommit som »hyperpoprawność», men det förhållandet att de oberättigade *ź, ż* inom stora delar av Mazowsze uppträda nästan uteslutande i dessa ord, tyder på att denna uttalsform numera är lexikaliserad.)

Avvikelserna för vokalernas del synas vara mera talrika. Ansatserna till initial labialisering äro svaga ss. i *uodmęnt*. Svagare än i Warszawa är labialiseringen eller baktungans höjning vid etymologiskt *ō*: vi ha i Wigryområdet icke *u* utan *o*. En tunghöjning förekommer däremot ganska ofta vid *ę*: *cęnsto, śi*, liksom också vid *y* (s. 116). Mest anmärkningsvärd är liksom överallt i de polska dialekterna de s.k. nasalvokalernas utveckling. Vi ha här fått *e + n, o + n* även före bakre konsonant: *upęńksyli, cęńgńe* etc. Detta är ju ganska karakteristiskt för f.d. vitryska områden. Men dessutom ha nasalvokalerna försvunnit framför frikativor och i utljud. Slutresultatet avviker i båda fallen från språket i Warszawa. Framför *s, z* ha vi sålunda som regel fått *e + n, o + n*: *cęnsto, bęńzek*. I utljud blir resultatet *-e, -o*, i enstaka fall *on, om < -q*: *son (<sq, 216), łobon (77), Ńom (<niq, 99), źimovom (109, 199), tom (<tq, 112)*. Nasalvokalerna ha sålunda i dessa mål försvunnit i samtliga ställningar.

Undertecknad har i annat sammanhang sökt göra troligt att nasalvokalernas vara eller icke vara inte beror så mycket av gomseglats rörelser som av tungans. Särskilt utvecklingen *es, qs > ens, ons*, men även *ek, qk > enk, onk* och *-q > -on*, synes stödja uppfattningen att nasalvokalernas försvinnande beror av en förändring av tungans rörelsemöjligheter. I detta fall antyder uppkomsten av *n* att tungan utan svårighet artikulerar i främre delen av munnen. Då tungans arbete i bakre delen av munnen härigenom försvagas, bortfaller förutsättningen för nasalvokalernas fortbestånd.

Wody Wigierskie i Huciańskie har sitt värde enbart genom mängden av nytt material som arbetet innehåller. Hårtill komma de resultat som bearbetningen av detta material medfört. Dessa sammanfattar författaren på ett par avslutande sidor. Man kommer här fram till det som utan tvivel blivit avhandlingens största brist: att icke åtminstone avslutningen avfattats på ett annat språk. Som det nu är undandras avhandlingen det stora flertalet av ortnamnsforskare, och särskilt forskningen och granskningen i vårt eget land, som ju är ett av de ledande på området.

B. C.

CAMBRIDGE HISTORY OF POLAND.

The Cambridge History of Poland. From Augustus II to Pilsudski (1697—1935). Ed. by W. F. Reddaway, J. H. Penson, O. Halecki, R. Dyboski. Cambridge 1941 (XVI, 630 s., 3 kartor).

Denna bok har utgivits efter samma principer som t.ex. The Cambridge Modern History och The Cambridge History of the British Empire, d.v.s. genom samverkan av flera specialister på de olika områden, som behandlats. Initiativet togs av den bekante engelske historikern, professor Harold Temperley, som dock före sin död inte fick se verket fullbordat. Detta var ursprungligen avsett att omfatta två volymer, men omständigheterna i samband med Polens ockupation ha gjort, att den tidigare planen inte kunde förverkligas. Den nu utkomna delen, d.v.s. senare hälften av det planerade verket, behandlar Polens historia från den saxiska tidens början 1697, till marskalk Pilsudskis död 1935.

Det första kapitlet, omfattande den tidigare saxiska perioden (1697—1733), är kanske det för rent svenska förhållanden intressantaste, då häri ingår skildringen av Polens roll i det stora nordiska kriget. Karl XII:s polska politik, händelserna i samband med St. Leszczyńskis val till konung m.m. Detta kapitel, liksom det följande, den senare saxiska perioden (1733—63) har skrivits av professor Wł. Konopcezyński från Kraków, re-

dan förut bekant i Sverige för sitt arbete »Polska a Szwecja 1660—1795» (Warszawa 1924), samt för sina studier över Lars von Engeströms mission i Polen 1787—91 (Hist. tidskr. 1924).

I det följande behandlas Polens konstitution före delningarna och tiden omkring dessa. Napoleon och Polen har skildrats av en av de främsta kännarna av Napoleonstiden, professor J. Holland Rose, Cambridge. Wienkongressens skapelse, Kongress-Polen, i själva verket en vasallstat under den ryske kejsaren, har blivit föremål för en utförlig undersökning, likaså det preussiska och österrikiska Polen fram till världskriget. De sista kapitlen behandla de för vår tid så viktiga frågorna som Polen under världskriget, fredskonferensen i Paris 1919 och Republikens första tid till marskalk Pilsudskis död. Dessutom upptar boken olika kapitel om de sociala förhållandena i Polen före delningarna, samt polsk litteratur och konst under den tidrymd, som boken upptar.

Denna bok står, som man kan vänta vid ett studium av namnen på de vetenskapsmän, som medarbetat i densamma, på en mycket hög nivå. Man kan endast hoppas, att förhållandena så snart som möjligt skola möjliggöra utgivandet av den återstående delen av verket.

S. C.

ROCZNIK BIBLIOGRAFICZNY.

R o c z n i k B i b l i o g r a f i c z n y — bibliografisk förteckning av arbeten i polska eller arbeten rörande Polen för tiden augusti 1939—januari 1942, utgiven av T. Sawicki (London 1942).

Förteckningen skall utgöra en continuation av bibliografiska publikationer i Polen, först och främst den officiella förteckningen *Urzędowy wykaz druków*, som gavs ut av Nationalbiblioteket (Biblioteka Narodowa) i Warszawa. På grund av svårigheter att samla uppgifter från alla länder kan förteckningen icke vara fullständig; publikationer i Tyskland samt ockuperade länder kunde icke bli upptecknade, publikationer i U. S. A. äro delvis registrerade, men endast de som stå i samband med kriget.

Förteckningen omfattar 561 positioner (bibliografiska data samt en kort beskrivning) fördelade i 25 grupper, och sifferförhållandena kunna ge en allmän bild av produktionen. Det finns således 88 historiska arbeten, 71 skönlitterära (30 poesi, 41 prosa), 60 politiska, 12 lingvistiska, 11 ekonomiska, 175 periodiska skrifter, 7 militära, 17 geografiska o.s.v. De flesta publikationerna äro tryckta i England (354) eller i U. S. A. (125), de flesta äro skrivna på polska (409) eller på engelska (125).

Att registret inte är fullständigt kan man bäst märka när man känner till svenska publikationer rörande Polen, av vilka endast K. Kumliens *Karl Knutsson i Preussen* är upptecknad.

Z. F.

POLISH SCIENCE AND LEARNING.

Sammanlutning av polska professorer och docenter i England ger ut en bulletin, vars första häfte (juni 1942) innehåller några större uppsatser (bl.a. prof. Oskar Haleckis *Polska historiografiska problem*, prof. F. Zweigs *Grundtankar i Polens nationalekonomi* o.a.) samt flera notiser om den polska vetenskapen i krigstiden. Det framgår av föreningens redogörelse, att den omfattar 57 polska professorer och docenter, vilka under sin vistelse i utlandet publicerat flera vetenskapliga arbeten.

Z. F.



PRIS 3 KR.